UMERO 85

Illinois U Library

23 JUIN 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LE CARREFOUR DE LA DÉSOLATION

ROMAN INÉDIT
DE MARC BLANCPAIN

II

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

QUELLE triste fin pour un quartier de Paris, charmant lorsqu'il était inconnu, voué tout au plus aux « prix fixes » pour étudiants, que de finir dans la littérature ; non pas celle qu'on y fait éventuellement, mais celle qu'on écrit sur lui ! On ne peut que se désoler : Saint-Germain-des-Prés va être pour quelques années le décor d'un certain nombre de romans. En triomphera-t-il aussi victorieusement que Florence, restée elle-même en dépit des Anatole France et des Ruskin, que personne heureusement ne lit plus aujourd'hui, alors que la cité des Médicis est restée intacte ? Bien malin qui pourrait le dire.

C'est un fait : Saint-Germain-des-Prés a la cote, non seulement parmi les touristes qui y affluent dans le vain espoir d'y entrevoir à l'œuvre, dans quelque café, un génie littéraire en gésine, mais aussi parmi les romanciers à l'affût du sujet pittoresque contemporain. Car les écrivains, par une curieuse aberration, en arrivent à se demander s'il ne faut pas aller chercher ce pittoresque à l'endroit même où quelques confrères plus heureux l'ont sécrété naguère. C'est ce qu'on appelle écrire une œuvre à la deuxième puissance : auteurs dramatiques prenant pour héros un « auteur dramatique de génie » et le portant à la scène, romancier pistant dans un livre un autre romancier, Gide écrivant le journal du roman qu'il est en train d'écrire... Et pourquoi pas le journal du Journal ?

Ces réflexions, qui ne sont pas neuves, me sont inspirées par *Le Génie de six heures* (Edition Albin Michel), roman dans lequel Georges Magnane nous montre les débuts à Saint-Germain-des-Prés d'un jeune écrivain, attiré, ébloui, par la personnalité d'un aîné, Jourlieu, bien arrivé déjà, lui. C'est l'occasion pour l'auteur de tenter une chronique satirique d'un lieu à la mode.

Mais Georges Magnane emprunte pour cela les voies du roman et il en résulte à chaque page une curieuse ambiguïté. Le lecteur, en effet, ne peut s'empêcher de chercher partout des « clés » dans le moment même où il suit le fil d'une histoire, d'ailleurs fort joliment contée. C'est une démarche assez épuisante.

Georges Magnane — personne, je pense, ne sous-estimerait les mérites de livres aussi différents que *La Bête à concours*, *Gerbe Baude* ou *La Trève Olympique* — expérimente dans *Le Génie de six heures* le danger de se promener aux lisières de la réalité et de la fiction, en particulier lorsqu'on veut ménager l'une et l'autre. Son livre, qui pourrait être un roman attachant, qui, en plus d'un endroit, ne manque pas de pathétique, se réduit finalement à l'échelle d'une satire presque toujours maladroite et peu convaincante.

DANS les premiers mois qui suivirent la libération de la France je me trouvais être l'hôte d'un de nos navires de guerre dont le « Pacha » avait participé au débarquement du 6 juin 1944 en qualité de commandant du *Montcalm*. On se souvient que ce croiseur prit une part glorieuse au bombardement naval qui accompagna les opérations terrestres. Naturellement, je ne me fis pas faute d'interroger cet officier sur ses souvenirs des journées historiques. On était, à l'époque, saturé de récits de correspondants de guerre, chacun éclairant de son jour particulier la gigantesque épopée tout en contribuant à la rendre plus confuse. Et de ma conversation à bâtons rompus avec le commandant B... je ne me souviens aujourd'hui que d'un détail.

— Peu avant de prendre la mer, me raconta-t-il, nous avions reçu à bord deux énormes sacs. A l'un d'eux était attaché une enveloppe scellée que nous devions ouvrir à un moment déterminé. C'était un *résumé* de la mission de notre unité navale, minute par minute, seconde par seconde. Chacun des points de ce document renvoyait à l'un des dossiers dont les sacs étaient bourrés. Tout était prévu : les mouvements du navire, les détails minutieux de chaque tir... Il y avait même une carte en relief de notre secteur d'opération, hallucinante de vérité par la variété de ses détails : accidents de terrain, maisons, arbres...

Ce fragment de récit m'est revenu à la mémoire alors que j'achevais la lecture du dernier ouvrage de Georges Blond : *Le Débarquement* (Fayard, édit.), et j'ai compris alors pourquoi il m'avait tellement frappé : il témoignait à sa manière de l'ampleur avec laquelle avait été poussée l'étude préalable de cet événement militaire qui devait bientôt apparaître comme l'aventure la plus extraordinaire de tous les temps. Car le départ de Christo Colomb à bord de sa carav l'odyssée de Marco Polo ne s en comparaison, que jeux d'enfa compte tenu pourtant de l'épo à laquelle ils se situent.

D'autre part, raconter les ge de ces aventuriers pour mani d'histoire est à la portée du pre chroniqueur venu : un rien talent, juste ce qu'il faut d'im nation pour boucher les trous les documents laissent entre eu le tour est joué. Mais rendre ac sible à l'esprit d'un lecteur entreprise aussi complexe que c du débarquement allié de 1944 lui faire vivre à la fois dans détails les plus spectaculaires dans l'unité de sa conception une autre affaire. On a beau sa qu'une idée originelle assez sim a ensuite proliféré au point chaque unité exécutante a munie de deux sacs de dossiers n'en demeure pas moins difficile comprendre comment cette énor machinerie a pu être mon d'abord pour ensuite fonction avec une perfection d'horloge.

Je crois bien que le princ mérite de Georges Blond d'avoir compris la nécessité d' telle opération de synthèse et l'avoir alors menée à bien dans cadre d'un livre. Il ne pouvait é question pour lui de retracer u un les événements qui, découl les uns des autres, devaient s' chevêtrer rapidement et s'imbriq dans une apparente confusion partir de l'instant où, autour d' table, quelques chefs militaires civils eurent pris la décision débarquer leurs troupes sur point déterminé de la côte fr çaise. Une telle entreprise impensable ; une vie d'homme des milliers de volumes n'y su raient sans doute pas. Il fal donc tailler dans une énor matière brute, tracer dans ce forêt de vastes allées ; avec l'esp qu'au bout des chemins a déblayés une idée d'ensemble s'i poserait d'elle-même.

Georges Blond avait déjà uti avec succès cette méthode dans récits comme *Le Survivant Pacifique* et *Convois vers l'U. S. S.* Il l'a portée à un rare de de perfection avec *Le Débarq ment*, qui est à la fois un docum d'histoire minutieusement do menté, un récit plein de mou ment et d'effets dramatiques même temps que l'œuvre d

(Lire la suite page 3 couverture.)

LE CARREFOUR DE LA DÉSOLATION

Roman inédit de
MARC BLANCPAIN

Illustrations de
LUCIEN BOUCHER

II

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris es droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1951 by Marc BLANCPAIN.

Supplément au N° 297 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

LIVRE TROISIÈME : HELMÜ

Les deux marchandes de beurre se hissèrent dans le compartiment. Elles avaient les cheveux noirs et lisses, bien tirés vers un chignon haut ; des cheveux déjà un peu rares; on apercevait, entre les mèches cirées, le cuir rose de leur crâne. Très grosses, elles portaient sur la robe un tablier de vannière qui leur serrait la taille avant de s'épanouir en mille petits plis gaufrés. Elles semblaient jumelles tant le métier les avait mêmement marquées ; la première était seulement plus haute, plus grasse, plus luisante de bonne humeur brutale, plus avantagée en moustaches et en poils au menton ; mais on sentait bien que la seconde était destinée à la même splendeur.

Le voyageur, pour leur faire place — à elles et à leurs souffles et à leurs paniers d'osier — se fit tout mince dans son coin. Elles mirent un certain temps (le train était déjà reparti) avant de lui accorder un coup d'œil. Puis la plus âgée, réflexion faite, le regarda assez longuement, soupira, et dit :

— Pauvre monsieur !

Il sourit poliment.

— C'est la guerre ? demanda-t-elle, la garce de guerre ?

— C'est la guerre, madame ! répondit-il en soupirant à son tour.

Il portait un costume d'autrefois : un pantalon étr qui couvrait bien la bottine, une veste longue et bouto née très haut, un col incommode qui lui tenait le me ton levé. La manche droite de sa veste était vide, pour éviter de la laisser flotter, il l'avait fixée par u épingle de nourrice à son épaule.

— Vous n'êtes pas du pays, dit encore la grosse dan ça se voit !

L'homme, cette fois, ne put s'empêcher de rou et même de paraître inquiet.

— Je ne suis pas du pays, non, mais à quoi l'av vous remarqué, madame ?

— A la façon dont vous prononcez... Hem... Com un Parisien.

Et, on ne sait trop pourquoi, elles se mirent à glouss en même temps.

Helmüt avait peur. Lâchement, il gloussa comme ell

— Pauvre cher homme ! ajouta encore la gro marchande. Puis, sans transition, elle leva une ma éloquente et dit à sa compagne :

— Si les herbagers ne sont pas plus raisonnabl nous n'irons plus au Nouvion. Ils pourront crever da leur beurre ! Ça ne peut plus durer, Ernestine ! semaine passée, je n'ai pas gagné 10 sous du kil

Helmüt respira. Le tour technique pris par la conv sation le rassurait.

Il regarda sa valise ; il avait bien fait d'emporter costume de cheviotte bleue acheté en Hollande l'hi dernier ; le bleu marine est la couleur des Français province qui se mettent sur leur trente et un ; Heln

rterait le complet bleu marine dès cet après-midi pour
oir toutes les chances de passer inaperçu. Il sentait
n que ce n'était pas son langage, mais son accoutre-
nt démodé qui avait provoqué la curiosité de la
sse femme.
Il se félicita aussi d'avoir pris la précaution d'enlever
n crochet ; à Guise, et même dans toute la région,
avait eu le temps, pendant près de trois ans, de
nnaître celui qu'on appelait alors « le Boche crochu ».
n manchot, un simple manchot dans cette France
i comptait les mutilés par centaines de milliers, ça
vait être, au contraire, monnaie courante. Les lunettes
x montures d'écaille, à l'américaine, et l'abondance
ne chevelure qu'autrefois il rasait soigneusement dans
nuque et sur les oreilles achevaient, pensait-il, de
rendre méconnaisable.
Oh ! bien sûr, il possédait des papiers en règle. Nulle
torité ne pouvait l'arrêter ni l'empêcher d'aller et de
nir dans le département. Mais quelle émotion si le
uit se mettait à courir que « le Boche crochu » était
venu dans le pays ! Helmüt savait par expérience
mbien les Français sont prompts, remuants, querel-
urs, exaltés. Il s'était comporté, à Guise, en occupant
rrect, mais il ne doutait pas de la hargne qui porterait
tte racaille contre lui si quelqu'un venait à le recon-
aître. Dans un pays comme la France, Helmüt en
ait sûr, les autorisations officielles ne suffisent jamais
la protection des autorités risque souvent d'être
usoire. Les Français ne respectent rien ; ils sont
rouillons, révoltés, cruels, et la parole de leurs chefs
e les engage pas.
— Vous allez loin, mon pauvre monsieur ?
Elle en avait fini avec ses œufs et son beurre et
evenait à la charge. Helmüt tressaillit et s'empourpra.
— Oh ! non, madame (il s'efforçait à la politesse),
as très loin, à Origny (si je réponds trop brièvement,
lle me prendra pour un étranger), la troisième gare...
— Je sais ! je sais ! (Elle éclatait de rire.) N'est-ce
as, Ernestine ? Y aura un an et demi bientôt que nous
aisons le trajet toutes les semaines... Depuis que la
uerre est finie, tenez, et que les satanés Boches sont
artis ! Ah ! Ce n'était pas drôle les premiers temps !
Helmüt avait rougi. Les Boches ! Les Boches !
oujours les Boches ! Ils ne pourront donc jamais dire
s Allemands ! Que ce peuple est vulgaire et méchant !
— Et vous venez par chez nous pour le plaisir ?
— Oh non ! madame... (Elle finira peut-être par me
emander mon nom. Helmüt frappa sa cuisse à petits
oups, comme du temps où il portait une badine. Elle
ui manquait, cette badine, pour fendre d'un coup cette
rosse figure bonnasse, grasse et bêtement heureuse.)
J'ai fait la guerre par ici, en 1914, et je veux revoir
es endroits où j'ai tant souffert.
— Comme je vous comprends !
Elle avait tiré de son énorme poitrine un profond
oupir et portait la main sur sa bouche et sur son nez
comme quelqu'un qui va se mettre à pleurer. Ce fut
vec des yeux humides qu'elle contempla Helmüt en
ochant tristement la tête.
— Nos pauvres petits soldats ! finit-elle par dire.
Helmüt, à la gêne, serrait les dents.
L'émotion, sans doute, avait fatigué la marchande :
elle s'assoupit, et sa compagne, bientôt, en fit autant.
Le petit train ahanait tristement. Les grands champs
de Picardie se présentaient les uns après les autres,
toujours pareils, tournaient sur eux-mêmes, disparais-
saient. Helmüt finit aussi par fermer les yeux.
Il eut l'impression de rêver. Le bruit du canon.
L'énorme soupir d'une explosion. Le bruit du canon
encore. Non, c'était le train poussif ; il venait de
s'arrêter, puis de repartir. Helmüt essaya de secouer
ses esprits ; mais, si transparent qu'il fût, le sommeil
le tenait malgré tout.
— Les Boches... Les Boches...
— Ils recommenceront.
Toujours le bruit du canon.
— On aurait dû les tuer jusqu'au dernier.
— Jusqu'au dernier ! Qu'est-ce qu'on fait, Ernestine, contre la vermine ?
Et puis encore ce roulement d'artillerie, le grand soupir d'une explosion, les deux voix plus distinctes :
— Si c'est pas malheureux ! Jamais je ne me ferai à cela. Les cochons !
C'était les deux femmes qui parlaient. Helmüt ouvrit les yeux, redressa le cou et réussit à s'éveiller. Derrière la vitre trépidante et grise de buée dansait tristement, maigre, noir et déchiré, le cadavre d'une forêt.
— Et c'était si beau, avant la guerre, soupirait la grosse femme, c'était là qu'avec mon homme nous allions tous les dimanches...
— Ton pauvre Charles qui n'est pas revenu...
— Les cochons !

★

Il descendit à Origny, traversa la petite gare et resta sur le seuil un long moment à regarder la place défoncée et terreuse. Il pleuvait. A droite et à gauche, la façade des maisons de briques tenait encore, mais les toits s'étaient effondrés et l'on voyait, sur l'amas des ruines, de grosses touffes de chiendent et des assemblées d'orties, d'épilobes et de salsepareilles.
Helmüt était venu à Origny trois ans plus tôt, au printemps de 1918, pour prendre livraison d'un chargement de sucre. La place n'était pas gaie, certes, mais les maisons étaient intactes.
La corvée se hâtait. Helmüt se souvenait de la longue fumée bleue du toit de cette maison — l'unique maison à étage de la place ; la maison le regardait, aujourd'hui, de ses six fenêtres béantes comme des yeux morts, et sa face lépreuse, noircie par l'incendie et ravagée par les pluies de l'hiver, ressemblait au visage d'une horrible vieille.
Cette bataille du canal et de l'Oise, si brève, avait été acharnée. Le dernier spasme de la terrible guerre.
De Leschelles, on entendait danser le canon. Les blessés affluaient. Helmüt accomplissait sa besogne en serrant les dents. Il multipliait les rondes et les inspections ; même la nuit. Les soldats, les sous-officiers et tous les gens du service admiraient son zèle. Et Helmüt était seul à savoir qu'il agissait ainsi pour prévenir la fuite d'Auberte ou, tout au moins, pour être le premier à apprendre qu'elle s'était enfuie, et donner l'alarme.
Il vivait les nerfs tendus et la gorge nouée.
Elle l'évitait. Quand ils se rencontraient, il n'arrivait pas à prendre son regard. Il avait l'impression de la traquer ; il sentait que c'était odieux et maladroit. Il ne pouvait faire autrement. Le mieux, peut-être, eût été de la tenir enfermée. Mais il y avait les autres, tous les autres, et les grands services qu'elle leur rendait et qu'ils réclamaient. Les deux chirurgiens-chefs, qui se relayaient à la table d'opérations de six heures en six heures, eussent volontiers exigé d'elle qu'elle ne dormît point. Le vieux, surtout, le colonel, entrait en fureur quand il ne la trouvait pas à sa droite, propre, glacée, précise, parfaite.
Le cinquième jour, un vent de folle terreur souffla sur le château de briques et les maisons de toile. Les voitures chargées de blessés se succédèrent plus nombreuses. Ce n'était pas que la bataille fût plus meurtrière encore, mais qu'on commençait de replier d'autres installations chirurgicales.
On laissa les malades à eux-mêmes, ou presque. On débarrassa les sentinelles de leurs armes pour leur passer une blouse, et, l'après-midi, le cuisinier et ses aides, Berndt et une demi-douzaine de femmes ramassées dans les fermes des hameaux et à moitié mortes de terreur, s'employèrent à déshabiller ceux qui arrivaient, à nettoyer les alentours des plaies, à charrier

les allongés, à déshabiller et à porter en terre tous ceux qui ne rouvraient plus leurs yeux glauques et chavirés.

Helmüt abandonna sa badine pour libérer sa main. Il était partout ; conseillant, ordonnant, aboyant. Une fatigue merveilleuse le soutenait si bien qu'aucun effort ne lui coûtait plus.

Quand le soir vint, sur les 5 heures, un vent aigre et froid se mit à souffler de la forêt ; la contre-batterie chanta avec une puissance de délire qu'elle n'avait jamais atteinte, et pendant quelques minutes la vie de tout ce monde harassé sembla se suspendre. Les médecins redressèrent l'échine, fourrèrent les mains au fond de leurs poches et ouvrirent la bouche en levant la tête. Les Françaises se groupèrent, se serrèrent autour d'Auberte, tremblantes comme des bêtes qui sentent l'orage. Les plus brutaux des infirmiers et jusqu'aux vieux soldats sommeillants de la Landsturm se figèrent dans un garde à vous qui ressemblait à la posture des morts qu'ils avaient, toute la journée, allongés dans leurs linceuls de papier. Les blessés ouvrirent la bouche et serrèrent leurs paupières brûlantes sur des larmes silencieuses. Et dans l'hôpital des malades, la grippe espagnole cessa un instant de vriller les cerveaux déréglés.

Et puis, tout à coup, quelqu'un laissa tomber sur le carreau de briques une cuiller qui sonna comme une cloche neuve. Le charme en fut déchiré et tous se remirent, dans la nuit rousse et noire qui achevait de tomber, à leurs besognes hallucinées et à leurs passions sans espoir.

Helmüt reprit son souffle. Il se tenait debout au milieu de la grande pièce basse qui servait de resserre autrefois et où, à présent, on débarrassait les morts des pauvres vêtements ou du linge sale qui leur restait. Il avait l'impression d'avoir reçu un coup sur la nuque. Il chancela. Un homme s'approcha de lui comme pour le soutenir. L'officier se redressa :

— *Weck !*

L'homme retourna à ses cadavres. Helmüt passa sur son front gras de sueur le revers de sa main. Son cœur se remit à battre ; le sang inonda son visage. Il tourna sur lui-même ; hésita... Puis, soudain, se précipita au dehors. Il en était sûr, absolument sûr : elle venait de s'enfuir !

Mais à qui donner l'alerte ? Tout le monde besognait. Il entra dans la grande salle où l'on opérait. Le colonel était au travail ; Berndt, maladroitement, s'efforçait de l'aider.

Helmüt ressortit en courant, traversa la cour, gagna le bâtiment de l'entrée, grimpa l'escalier, pénétra brutalement dans le galetas d'Auberte. Personne. Mais tout ce que contenait son bagage était encore là, exposé sur le madrier et groupé autour de la photographie de l'enfant. Demi-tour. En trombe, Helmüt parcourt toutes les pièces du château et toutes les tentes. Personne ne levait le nez sur son passage. Il s'arrêta. Une des Françaises passait une serpillière humide sur le pavé gluant ; il lui flanqua un grand coup de badine sur les fesses ; elle se redressa, les yeux en larmes.

— Où est-elle ?

— J'sais pas.

Ran ! Il fendit d'un grand trait rouge, des cheveux au menton, cette face stupide.

Puis il courut à l'écurie. Il ne pouvait compter que sur lui-même. Le cheval de la carriole était là, le cou bas, les flancs amaigris. Depuis trois jours, nul ne s'était soucié de lui. Helmüt arracha une énorme poignée de foin et la lui porta. Puis il fut lui chercher de l'eau. Il dénicha une vieille selle dans un coin, parvint à la traîner jusqu'au cheval, à la jeter sur lui, à la fixer. Il suait sang et eau ; il s'étala même une fois dans le crottin. Mais pas une larme ne brouilla sa vue. Une volonté de fer, inexorable, menait son corps infirme.

Tout fut prêt, enfin. La bête était harnachée et avait bu et mangé. Il la détacha, la tira pour qu'elle présentât le flanc à la mangeoire, monta sur cette mangeoire, se hissa en saisissant la crinière de la gauche, faillit perdre son crochet qui s'était pris dans le râtelier ; fut en selle, saisit les rênes, piqua, partit au galop par la route de Nouvion. A grands coups de cravache.

Le ciel démesuré de la bataille, à sa gauche, s'enflammait, quand toute une batterie tirait à la fois, dans une grande lueur de soufre. Puis c'était une ombre pleine de menace ou l'éblouissement bleu d'une fusée. La fusillade miaulante des départs semblait répondre aux gémissements soupirs des arrivées.

Au galop. Toujours au galop. A présent, la route serrait la route des deux côtés. Si Auberte l'avait entendu venir — et comment ne l'aurait-elle pas entendu ? — elle avait eu le temps de se cacher dans ces bois, de se tapir comme une bête. C'est un coup de police qu'il aurait fallu à Helmüt ; ou tout un bataillon de grenadiers westphaliens. Il avala des larmes de rage. Mais poursuivit.

Le Nouvion. On venait de faire sauter le pont du chemin de fer. Une sorte de chaleur mystérieuse semblait sortir encore de l'énorme amas de pierres blanches et de ferrailles tordues et déchirées ; une odeur de poudre et de feu rôdait à l'entour.

La rue qui mène à la petite ville, volets clos, parfaitement morte. Mais des gens tout habillés dans les lits, et guettant, sans doute. Tous ces damnés Français attendaient leur heure ! Auberte était peut-être derrière cette fenêtre ou celle-ci. Il faudrait les sortir, le fusil dans les reins, les uns après les autres et les mains sur la tête !

Puis le cœur de la petite ville, incendié en 1914, avec ses murs de brique ouverts sur le ciel noir, ses choses béantes, les gestes ridicules des cheminées debout. Elle peut s'être fourrée là-dedans, à l'abri des ombres, derrière ces paquets d'orties, dans le dédale de ces ruines...

Imbécile ! A pied, depuis deux heures à peine qu'elle est partie, elle n'a pas pu arriver jusqu'ici ! Il s'arrêta, rejeta son casque sur sa nuque, reprit ses esprits et fit demi-tour.

Il allait lentement, cette fois, lâchant la bride au cheval fatigué, ne le prenant en main que pour le pousser dans les bois aux endroits les plus sombres et le lancer au galop dans les prés plantés d'arbres épars. Brusquement indécis devant un étroit sentier entre deux haies. Le cœur brûlant de rage en face d'une ferme isolée : les vaches tiraient sur leur chaîne, un chien tremblait de peur avant d'aboyer. Helmüt eût volontiers mis le feu à la bâtisse et grillé les bêtes.

Minuit. La voix du combat venait de s'assourdir. Il n'était pas encore cette nuit que les Français passeraient le canal. Revenir à l'hôpital ? Attendre l'aube, oui, et, demain, tout à l'heure, partir pour Prisches et la cueillir, là-bas, au moment où elle arriverait. Il se souvenait, heureusement, de l'adresse où il avait à conduire le petit et la vieille.

C'était là qu'elle chercherait à se réfugier. Elle aimait si profondément cet enfant ! Il sourit. Il était sûr de l'atteindre, de se ressaisir d'elle et de l'emmener, de l'emporter, fût-ce en travers de son cheval.

Il rentra à l'écurie, ne dessella pas le cheval, s'allongea tout près de lui, dans le foin et le crottin, et s'endormit ; sur ses lèvres minces errait un sourire d'ignorance et de cruauté.

Mais son somme ne dura qu'un temps. Ce fut soudain comme si le château éclatait. Un tonnerre de bruits : plaintes, jurons, et le fracas des roues, les appels gutturaux ; des lampes à carbure ; des torches ; d'affreux cris de douleur. Le colonel, au-dessus de lui, et lui lançait de grands coups de pied dans les flancs

'infanterie allemande tenait encore le canal, mais
ır quelques heures seulement. Les Français avaient
ssé sur l'autre rive des bataillons de chasseurs, et
tillerie, trop rare et mal approvisionnée, n'avait
me pas réussi à gêner leur concentration ; l'assaut
ait donné aux premières heures du jour.
— Vite ! Vite ! Route de la Capelle ; et puis, à la
pelle, route d'Hirson et de Chimay !
Le cheval ? Plus de cheval. Les premières voitures
ırgées de blessés étaient déjà parties. Ce cheval appar-
ıait, comme tous les autres, à l'armée allemande...
Tous les hommes valides marchaient à pied. Vite !
s derniers, en partant, mettront le feu au château.
jà une lueur rouge embrase la grange.
Le colonel saisit Helmüt sous le bras. Vite. Il s'agit
fuir sans se laisser prendre, pendant un jour, deux
jours, trois jours au plus, puisque l'Allemagne, hier,
au presbytère d'Homblières, tout près d'ici, a demandé
l'armistice.

★

Helmüt irait à pied. Il laisserait sa valise à Origny,
dans le petit hôtel de la place où, par lettre, il avait
retenu sa chambre. A Origny personne ne le reconnaî-
trait : il n'était pas venu là plus de deux ou trois fois.
D'Origny à Guise et même à Noyales, il n'y a pas si
loin.

Helmüt prendrait son temps. Il explorerait le pays
village par village, systématiquement, et il retrouverait
Auberte. Depuis trois ans, depuis la nuit du cauche-
mar, il ne vivait que pour la retrouver. Même l'effroya-
ble misère de sa patrie semblait le laisser indifférent.

A Désolation s'étendait devant lui. Dans l'ouverture des deux routes, ils avaient élevé un monument à la mémoire des morts de 1914. Sur la gauche, là-bas, la tour de briques veillait toujours ; Helmüt apercevait aussi les toits de tuiles neuves des dernières maisons du faubourg.

Il marcha plus vite ; le talus, sur la droite, s'abaissa, et il aperçut le long ruban de la route de Laon, la ferme de la Désolation, au loin, une bonne grosse ferme au toit d'ardoises cossues et reluisantes, et, un peu plus près de lui, l'enclos du cimetière et la maison du gardien.

Il s'arrêta pour contempler le grand paysage de tristesse. Le vent venait de l'ouest, quasi tiède, mais chargé de nuées humides. Les blés d'hiver grandissaient déjà comme une herbe jeune. Il y eut un tournoiement de corbeaux qu'une saute de vent abattit sur la terre, très loin, de l'autre côté de la ferme.

Le cimetière n'avait pas changé depuis trois ans, sauf qu'ils avaient planté des croix noires sur les tombes allemandes, et blanches sur les tombes françaises. Il haussa les épaules :

— Croient-ils donc que leurs morts sont plus gais que les nôtres ?

Il poursuivit sa marche ; mais sans quitter des yeux la maison. D'aussi loin, impossible de voir si elle était habitée.

Tout à coup, il pâlit : une fumée s'élevait — vite arrachée et dispersée par les bourrasques — au-dessus du toit bleu. Il s'arrêta. Qu'allait-il faire ?... Il s'aperçut que, jusqu'ici, il n'avait pas eu d'autre pensée que celle de retrouver Auberte. Mais comment l'aborderait-il ? Et quand ? Auprès de qui pourrait-il s'informer dans ce pays où, à chaque instant, il risquait d'être reconnu ? Il resta là, immobile, incertain, secoué comme un vieil arbre par les audaces du vent.

Dès leur premier entretien, peut-être, et tous les jours qui avaient suivi, elle avait pu lui jouer la comédie de la pitié, de la sympathie, de l'amitié et de la confiance... Oui, elle n'avait été sincère que dans les jours qui précédèrent sa fuite, et, en fuyant, elle s'était démasquée. Et il s'en apercevait seulement aujourd'hui ! La rancune et le dépit durcirent ses traits aigus.

Le vent eut l'air de s'apaiser un instant. Il y eut au loin, de l'autre côté de la vallée, comme un énigmatique sourire du soleil sur le pays boisé, puis, tout aussitôt, la pluie, fine et drue, se mit à tomber. Helmüt se secoua, releva le col de son manteau et reprit sa marche.

Il fut à la fourche des routes, prit celle de Laon, reçut le vent en plein visage ; sa manche vide se mit à flotter et à battre.

Comme il arrivait à la porte du cimetière, l'homme en sortit. Devant Helmüt et la manche de Helmüt, il s'arrêta. Lui, il s'appuyait sur une canne et sur un pilon de bois.

Ils se regardèrent sans parler. Puis Ludovic porta la main à sa casquette.

— Vous connaissez le nom ? demanda-t-il.

— Le nom ?

— Le nom de celui que vous venez voir.

— ... oui.

— Tenez, le registre est dans cette petite boîte. Par ordre alphabétique, ce n'est pas difficile. Et il y a le numéro de l'allée et le numéro de la tombe.

Helmüt prit le registre. D'abord il essuya avec soin l'eau qui ruisselait sur ses joues et sur son menton. Ludovic ne semblait pas pressé de s'en aller. Il regarda encore, avec ses bons yeux bleus, la manche vide, et dit enfin fort timidement :

— Vous l'avez faite ?

— Oui.

— Et où avez-vous laissé...?

Il montrait du doigt la manche vide.

— A Charleroi.

— Et moi, un peu plus tard, après la Marne m'ont coupé la patte.

Là-dessus, et comme l'autre paraissait encore m causant que lui, Ludovic haussa les épaules, ressaisi canne à plein poing et s'éloigna vers la maison. Hel par-dessus le registre, le suivait du regard.

★

Le lendemain, il quitta Origny très tôt et prit un qui le déposa à Macquigny, à quelques kilomètres Noyales. Les gens, ici, l'avaient vu quelquefois — cinq ou six reprises — passer à cheval. Mais rien ce monsieur d'aspect sévère — il ne pleuvait plus Helmüt avait endossé un pardessus noir et râpé, coupe ancienne — ne rappelait le brillant officier naguère. Pour plus de sûreté encore, il avait enfoui menton dans un épais foulard de tricot.

Si elle n'avait pas détruit Noyales, la dernière bat avait affreusement blessé le vieux village. Les tuiles toits, les vitres, les vantaux des portes avaient brisés, crevés ou soufflés par la mitraille, les éclat les explosions ; à la hâte, et médiocrement, les habit revenus avaient paré au plus pressé ; le carton ou poignée de foin remplaçaient le verre ; sur les t dégarnis, de vieilles tôles mal clouées tournaient rouge. On enfonçait jusqu'aux chevilles dans les défoncées par les lourds charrois de l'intendance et l'artillerie.

Au retour de la guerre l'effort des hommes d'abord allé à la terre. Elle nourrit et paye. Pou reste, on avait tout le temps d'une vie qui n'était menacée.

Il entra dans la rue principale : elle menait à l'é et, au delà, jusqu'à la maison bourgeoise des par d'Auberte. Mais voici que deux lourds chevaux labour, empanachés de noir, descendent vers lui voit danser derrière eux le corbillard, maigre et ha carriole que mène, la trogne rouge et le bicorne travers, un cocher haut perché. Tous les gens du vil sont derrière. Une peur panique le saisit. Il se sent au piège. Il sera reconnu. Toutes, elles vont pa devant lui, et il lui faudra ôter son chapeau, se senter tête nue ; elles vont voir sa manche vide, et, yeux, chercher son crochet.

Par chance — il s'en souvint brusquement — ruelle étroite prenait un peu plus haut entre d vieilles maisons. Il pressa le pas, et, au moment o allait rejoindre les chevaux, put gagner cet abri.

La rue n'était guère large, et ils allaient trois trois. Le regard fiévreux, la poitrine serrée, Hel guettait tous ces visages endeuillés. Elle pouvait être Pourquoi n'y serait-elle pas ? On voyait bien, aux v ments de celles et de ceux qui passèrent les premiers les parents — que le défunt ou la défunte était q qu'un d'important, et il savait que les parents d'Aub faisaient figure, ici, de notables.

Après les parents, vinrent les hommes. D'ab quatre ou cinq rangs de paysans endimanchés, vê cravatés et coiffés de noir et la poitrine couverte décorations. Puis un rang qui ne comportait qu'un in lide dans une petite voiture et un homme aux la épaules qui s'appuyait sur une canne en lançant pilon en avant : Ludovic ! Encore deux ou trois ra d'hommes, des vieillards ou des jouvenceaux...

Puis les femmes. Les tempes d'Helmüt batta furieusement. Puisque Ludovic était venu... Un ra deux rangs, trois rangs de femmes qui portaient leurs chapeaux de lourds voiles de crêpe ; elles ava le visage rouge de chagrin et la bouche serrée ; e

penchaient le nez sur leur livre de prières ; des vieilles femmes ou des matrones dans la puissance de l'âge...

Un rang, deux rangs, trois rangs, quatre rangs de femmes plus jeunes et toujours vêtues de noir ; aucune qui ressemblât à Auberte, aucune ! Puis d'autres rangs de femmes jeunes et grossièrement endimanchées : les pauvresses, les femmes des journaliers et des domestiques...

Helmüt se sentit terriblement désappointé ; mais soulagé en même temps, la poitrine plus libre ; le poing qu'il tenait enfoncé dans sa poche s'ouvrit de lui-même.

Les enfants défilèrent à leur tour. Quelques-uns parlaient à voix basse. Helmüt n'avait aperçu Robert que deux ou trois fois ; il le reconnut pourtant ; il était nu-tête, et son front calme et ses beaux cheveux rappelaient la splendeur d'Auberte. Helmüt attendit un moment et respira profondément pour apaiser son cœur avant de sortir de la ruelle et de reprendre son chemin.

Il passa devant l'église, dont une vieille femme balayait les marches en grommelant. La route tournait à droite avant de s'élever pour quitter la vallée et rejoindre le plateau ; un peu après le tournant, mais sur la gauche, un petit chemin menait à la maison qu'il avait autrefois si souvent regardée.

Un drap noir éclairé de grosses larmes d'argent pendait sur la porte.

Helmüt s'arrêta. Qui ? Mais qui donc était mort ? La grand-mère ? Auberte ? Pourquoi ne serait-ce pas Auberte ?... Il éclata de rire, tout seul, dans le silence de la route vide : ce n'était pas Auberte puisque ni son mari ni son fils ne conduisaient le deuil. Ce n'est même pas la grand-mère.

Soudain il faillit pousser un cri de triomphe, fit demi-tour et se mit à courir sur la route. Puisque le père et l'enfant étaient à Noyales, il aurait peut-être la chance de trouver Auberte à la Désolation, et seule dans la petite maison.

Bientôt, il fut sur les talons des gens de l'enterrement. La route de Guise, heureusement, prenait sur la droite ; il s'y engagea d'un pas ferme puis se remit à courir de plus belle.

★

Pour éviter la ville, il emprunta un sentier qui montait des bords de la rivière vers la ferme de la Désolation. Il allait vite, le souffle rapide, le menton et le front tout blancs, les joues éclatantes ; parfois il s'arrêtait pour laisser à son cœur le temps de s'apaiser ; son moignon aussi lui faisait mal.

Où était le temps des promenades à cheval et des grands galops dans la plaine ? Ici, auprès de ce vieux puits dont la margelle de pierres achevait de s'écrouler, il s'était arrêté un matin pour laisser souffler sa monture ; à l'apparition du grand cheval noir et du mince cavalier vert une troupe d'enfants s'était enfuie et repliée sur la ferme comme des combattants en déroute.

Il n'y avait pas quatre ans de cela ! Et aujourd'hui, les pieds boueux, le corps et le cœur épuisés de fatigue, il s'appuyait aux pierres branlantes pour reprendre des forces ; le soleil venait d'apparaître et Helmüt suait sous son vieux pardessus noir ; le toit de la ferme était tout neuf et brillait plaisamment ; un attelage mené par un valet sortait du courtil ; une femme appelait sa basse-cour.

Helmüt ravala sa salive : elle avait le goût amer de la défaite et de l'humiliation.

Pourtant il reprit sa marche, évita la ferme et marcha vers le cimetière et la maison. Personne sur la route ; personne sur le seuil ; personne, pas même une âme triste et pieuse, entre les alignements des croix. Une lancée de corbeaux — les mêmes, toujours les mêmes — s'étire au-dessus de la ferme et va pour s'abattre au loin ; il est midi ; le roulement de l'attelage vient de cesser aussi ; la plaine est vide et morte ; le grand vent lui-même parle à voix basse.

Helmüt s'avance sur la cendrée, et, malgré lui, son pas se fait léger comme celui d'un voleur. De temps en temps, il s'arrête et tourne la tête. Personne. Il va. Le voici dans la cour. La porte de l'appentis est fermée par une lourde chaîne et un cadenas couverts de rouille.

Il fait quelques pas encore. Trois bonds le séparent de la porte de chêne clair ; une porte luxueuse pour une maison aussi humble. La bien-aimée — mais de quel droit la nomme-t-il ainsi ? — est-elle derrière cette porte, occupée à des travaux vulgaires ? A des travaux qui la vieillissent, l'enlaidissent, à des travaux indignes d'elle ? Auberte, la belle et grande Auberte, ravaudeuse et cuisinière ! Une brusque colère enflamme l'officier. Il se lance en avant et, du poing, va heurter rudement la porte ; puis frappe à coups redoublés ; puis saisit le pène et le secoue ; un peu d'écume blanche apparaît au coin de ses lèvres.

Mais rien ne répond. Il voit soudain le reflet de son visage dans les vitres opaques ; pâle, aigu, avec cette odieuse écume. Il revient à soi, s'essuie la bouche, passe la main sur son front.

Il s'écarte d'un pas. Il a envie de rire et de pleurer. Il est là, tout seul, dans cette cour qu'il n'a jamais vue; seul comme sont toujours les fous.

Brusquement le soleil s'efface ; une nuée déchirée par le vent accourt de l'ouest et jette une poignée de grésil blanc qui crépite sur le toit, bat les vitres, rit et tombe, glacée, sur le cou de l'Allemand.

Helmüt s'approche de la fenêtre et regarde dans la maison. La pièce est grande. Le carreau rouge ne luit pas. Le poêle est éteint et encombré de casseroles sales. Dans le coin le plus obscur, là-bas, le lit n'est pas fait. Sur le coussin du fauteuil, on voit la place sombre et crasseuse où s'appuie la tête. Auberte n'habite pas ici.

Helmüt s'éloigne. Il va maintenant d'un pas machinal et accablé. La cendrée. La route. Il s'aperçoit qu'elle est maintenant plus large qu'autrefois et qu'elle est goudronnée. Comme il est loin le temps où il y lançait, à coups de cravache, son cheval noir !

Voici le carrefour de la Désolation, le monument neuf, la rue qui plonge vers la ville avec les maisons pressées du faubourg, la tour de briques et les remparts du fort, là-bas, sur la gauche. La route qui va vers Origny et Saint-Quentin, toute droite, tranche comme un coup d'épée l'immensité des champs aux larges plis ; il n'y a plus qu'à prendre cette route, à regagner l'auberge, à rentrer en Allemagne.

Helmüt serre les lèvres et sa mâchoire se crispe. La fatigue de la journée a enraidi ses jambes et durci ses reins. Il porte machinalement sa main gauche sur sa manche vide. Il y a là deux bornes blanches. L'une dit: « Saint-Quentin : 23 kilomètres » et l'autre a l'air de répondre : « Laon : 40 kilomètres. » Si Auberte est jamais revenue jusqu'ici, quel chemin a-t-elle pu prendre ? La France est si profonde ! Les armées allemandes ne l'ont jamais parcourue tout entière.

Helmüt s'assoit sur le talus. Le soleil, puis l'ombre, le soleil encore, passent comme à grands coups de faux. Il ne voit rien. La bien-aimée ? Pourquoi appeler ainsi cette femme qu'il ne connaît pas ? Cette femme qui s'est enfuie — il en revient toujours à cette nuit terrible de novembre, dans ce pays hostile et plein de mystère.

Le temps passe ; le calme, peu à peu, revient, s'établit et règne sur son cœur apaisé ; Helmüt ferme les yeux. Enfin voici que tout doucement surgit le souvenir merveilleux : Auberte, accablée de fatigue et d'angoisse, s'est endormie comme une enfant ; le couloir est silencieux et désert ; la petite ville est morte ; la maison repose ; il vient d'approcher une chaise ; il veille sur le sommeil de la jeune femme ; il voit reluire son beau visage et s'élever, régulière et puissante comme le mouvement des mers, sa poitrine.

Helmüt se lève.

Eux, le père et le fils, ils remontaient vers la Déso-

lation. Malgré son pilon et sa canne, Ludovic allait devant. Le petit trottait un peu en arrière. Helmüt s'arrêta et les regarda venir. Ludovic porta la main à son chapeau. Il était vêtu de noir comme il convient pour un enterrement.

— Avez-vous trouvé ? demanda-t-il.

— Oui... Oui...

— Vous savez, on peut les faire enlever et ramener au pays natal, mais ça coûte cher.

— Ça coûte cher...

— Et quelle importance, après tout ! Quand on est mort, on est bien mort.

— C'est vrai.

— Et je suis quasiment sûr qu'ils se plaisent encore mieux au milieu de leurs camarades qu'avec tous les civils et leurs histoires.

— Les corps, dit Helmüt, n'ont plus de pensée.

— Ce sont les gens instruits qui disent cela...

Ludovic hésita. Et puis, cet étrange compagnon qui répondait comme un écho ou comme le diable lui-même lui sembla plus inquiétant que fraternel. Il porta de nouveau la main à son chapeau.

— A vous revoir, monsieur...

L'enfant s'était arrêté aussi et il regardait le manchot. Quelque chose l'émerveillait ou l'inquiétait dans la chevelure trop blonde, dans les yeux verts et froids, dans la coupe enraidie du pardessus noir. Il eut l'air de se secouer avant de dire, à l'imitation de son père :

— Au revoir, monsieur.

Helmüt, alors, le regarda, et ce qu'il découvrit le fit rougir, soudain, d'espérance : l'enfant était en uniforme. Helmüt cria presque :

— Il fait des études, votre fils ?

Ludovic se retourna :

— Oui.

Et, souriant, il ajouta :

— Tout le monde veut être bachelier, à présent !

— Naturellement.

— Il y a des lycées partout, aujourd'hui ! dit enco Ludovic qui s'était arrêté.

— ... mais c'est cher quand même, poursuivit-il, les pensions de mutilé, ça n'est pas gros, vous le sav comme moi !

Helmüt approuva en hochant la tête :

— Et dans quelle classe est-il ?

— En quatrième, déjà, car il est en avance.

— De quel lycée ?

Ses questions, Helmüt les posait trop vite, il le se tait ; mais elles lui brûlaient les lèvres.

— Celui de Saint-Quentin, monsieur ; nous n' n'avons pas de plus proche.

— Certainement...

A présent la conversation effrayait Helmüt. Il sava ce qui lui était utile de savoir. Il regarda sa montr 1 heure bientôt ; la vie allait reprendre et la rue faubourg s'animer ; quelle folie que de rester planté là

— Allons, au revoir encore ! dit Ludovic.

— Au revoir.

Il s'éloignait, suivi de l'enfant. Tap ! Tap ! Tap Il avait faim, sans doute, et marchait plus vite qu tout à l'heure. Helmüt descendit à petits pas, pui quand il fut certain qu'ils avaient dépassé le carrefou et ne pouvaient plus le voir, il fit demi-tour, prit route d'Origny et se mit presque à courir ; il se senta les flancs creux, mais un nouvel espoir habitait s cœur.

POUR se rendre à Saint-Quentin, Helmüt prit le car ; il s'assit à la droite du chauffeur, sur un siège incommode, mais qui lui épargnait tout voisinage.

Quand on arriva à la hauteur du village d'Homblières, le cœur du jeune Allemand se serra. C'était ici que, trois ans et demi plus tôt, s'était décidée la fin de la guerre et l'abaissement de la patrie allemande ; au presbytère, quelque part dans ce creux de terrain, au delà de ces maisons en ruine, derrière ce rideau de peupliers.

On rebâtissait ; le car passa devant le porche flambant neuf d'une grande ferme ; plus loin, des deux côtés de la route, les ouvriers agricoles vivaient dans des baraques de bois fraîchement peintes ; ils avaient déjà bêché leurs jardins et commencé de semer et de planter les aulx, les échalottes et les poireaux. Encore quelques efforts, quelques saisons, et la robuste patience rustique aurait effacé les souvenirs de la guerre et rendu à la riche contrée son visage éternel.

Du haut de la colline d'Harly on voyait, de l'autre côté du marais de Somme, la ville de Saint-Quentin ; elle paraissait merveilleusement intacte ; l'énorme basilique, grise et bleue, coiffait sa large colline. Pourquoi ces gens d'Origny lui avaient-ils dit que Saint-Quentin n'était qu'un cadavre de ville ?

Le car descendit, franchit, sur un pont de bois qui résonnait comme une poitrine creuse, le large réseau des rails de la gare, traversa une place immense et désolée, se mit en devoir d'escalader la rue d'Isle.

Toutes les façades n'étaient que des coquilles vides ; les plafonds et les murs intérieurs s'étaient depuis longtemps écroulés sous les coups de l'artillerie et dans la fureur des incendies. Comme des doigts menaçants, ou comme des mains qui jettent l'anathème, les cheminées, seules ou par groupes pressés, se dressaient vers le ciel.

On achevait de déblayer, de nettoyer, de curer ces ruines. Des équipes étayaient les moins branlantes des hautes façades, et, derrière, à l'abri de quelques tôles ondulées ou de quelques carrés de papier goudronné, vivaient des familles entières. Cependant, sur la gauche et plus bas, on voyait fumer, élancées, roses et toutes neuves, les cheminées des « fabriques ».

Le car s'arrêta sur la grand-place. Il était midi et elle était noire de monde : marchands et marchandes, employés, ouvriers, paysans aux grosses moustaches rousses ; des groupes de filles faisaient des mines sous l'œil amusé de garçons en casquette. En appentis, derrière les grands murs aux yeux creux, les commerçants avaient réinstallé des boutiques gonflées de victuailles et de marchandises.

Ce cadavre de ville grouillait superbement.

Helmüt, la valise au pied, regardait. Il songeait à la petite cité de Soest, là-bas, en Westphalie ; elle était entière, elle, propre comme un sou neuf, toujours semblable à elle-même depuis cinq siècles au moins ; mais les vitrines des magasins étaient vides ; les gens traversaient les carrefours et les rues sans se voir. La défaite, pensa-t-il, est pire encore que la destruction ; la honte et l'esclavage nous tiennent dans les antichambres de la mort.

Le carillon de l'hôtel de ville sonnait allégrement. Les cloches et les clochettes invitaient à danser. Helmüt se dirigea vers l'hôtel dont on lui avait donné l'adresse.

— Pas de place, grogna la patronne.

Et puis, regardant sa manche vide, elle se reprit :

— Qu'une petite mansarde ; mais il y pleut, malheureusement...

Elle sortit sur le pas de sa porte et examina le ciel :

— Pour cette nuit, rien à craindre ; et si vous restez plus longtemps, je finirai bien par vous trouver mieux...

Il remercia avec effusion, mais brièvement ; il avait une peur terrible qu'elle lui demandât ses papiers.

— Tenez, dit-elle, remplissez ça...

Et, pendant qu'il écrivait, elle murmura pour elle seule, en soupirant :

— Ils trouvent que la vie n'est pas encore assez difficile !

Helmüt n'avait pas hésité.

Elle jeta un coup d'œil sur sa fiche : « Van Hoogenberghe, né à Hazebrouck, 28 ans, administrateur de sociétés ».

— Et vous venez ici pour vos affaires ?

— Non, madame, mais pour revoir les champs de bataille.

— Mon pauvre monsieur !

★

Le jeudi matin, il le savait, et le samedi soir, correspondants ou parents venaient chercher au lycée les élèves internes. Il lui suffirait donc d'arriver assez tôt et de guetter sans se faire remarquer ; si Auberte vivait à Saint-Quentin ou dans les environs et si elle avait gardé ses droits sur son fils, elle ne manquerait pas de venir... Mais si, au contraire, elle vivait loin, si l'enfant lui avait été enlevé, si même elle était en prison...

Car elle pouvait avoir été arrêtée, battue, jugée, condamnée ; ces fous furieux avaient pu la poursuivre, se saisir d'elle, l'accabler de leurs témoignages. Au moment où il la recherchait avec tant de passion, elle vieillissait et mourait peut-être à petit feu dans un bagne. La main de Helmüt se mettait à trembler d'impuissance et de colère ; toute cette vermine française, bavarde, légère et cruelle, incapable d'apprécier la profondeur des âmes, ricanante, il aurait fallu l'exterminer !

Jamais Helmüt n'oserait interroger l'enfant, ou même l'aborder... Le plus simple serait peut-être de retourner à la Désolation et d'arriver à faire parler Ludovic ; l'homme, qui l'avait pris pour un frère d'armes et de malheur, lui avait fait bon accueil; Helmüt affecterait la bonhomie, la cordialité, l'intérêt chaleureux...

Mais si Auberte était morte ?

Dans la nuit de novembre elle avait pu rencontrer la mort. Avant d'atteindre Prisches, dans les boqueteaux qui bordent la Sambre, à l'aube, elle avait pu se trouver prise dans un combat d'arrière-garde. Vers la fin de la nuit les chasseurs français réussirent à forcer le passage du canal, mais, au delà, à chaque croisée de chemins, derrière les ponts sautés du moindre ruisseau, au coin des fermes isolées, à la corne des bois, à l'abri de toutes les crêtes, de toutes les haies, de chaque pommier même, de vaillants fantassins allemands s'étaient battus jusqu'à l'épuisement, comme ils en avaient reçu l'ordre.

Auberte avançait à grands pas sur la route déserte ; le sifflement d'une balle déchirait la soie de l'aurore incertaine ; la jeune femme levait le front, portait les mains à son cou, et tombait ; sur l'herbe humide et glacée, elle mourait seule.

Mais pourquoi s'était-elle enfuie ? Et pourquoi, lui qui connaissait le danger, l'avait-il laissée s'échapper ?

Helmüt imaginait cette fin lamentable. Les soldats avaient vu bouger quelque chose ou quelqu'un ; autant par acquis de conscience que par plaisanterie — si c'est un veau, tant pis pour lui ! — ils avaient tiré... Elle avait reçu la balle en plein front ; oui, son beau front était marqué d'une étoile rouge et bleue. Puis le soldat, le meurtrier, s'était approché. Un Allemand... La voyant si belle et si jeune, il avait poussé un lourd soupir. Un Français... En secouant les épaules, il avait proféré quelque cochonnerie affreuse...

La mort d'Auberte. Non. Non. Helmüt ne pouvait admettre la mort d'Auberte. Si Auberte était morte, où donc Helmüt aurait-il puisé l'énergie d'accomplir les cent démarches harassantes qui l'avaient amené jusqu'ici ? Auberte vivait.

L'espoir renaissait dans son cœur. Il serrait le poing. Il la retrouverait, et, cette fois, il saurait la convaincre de l'aimer et de le suivre. Elle ne pourrait pas résister à sa passion et à sa volonté. Elle le suivrait. Elle serait sa femme. Et il affronterait pour elle les Allemands comme, en ce moment, pour elle, il affrontait les Français.

★

Le mercredi, la patronne l'arrêta alors qu'il s'apprêtait à sortir.

— Ça y est, dit-elle avec un large sourire.

Il tressaillit et rougit. Elle avait la face large et pleine de santé des marchandes de beurre du train d'Origny, mais elle était blonde.

— ... J'ai un architecte qui s'en va, ajouta-t-elle, et je vous donne sa chambre, une belle chambre sur le grand couloir du premier ; vous ne regardez pas au prix ?

— Naturellement ! Naturellement ! Oh ! Combien de mercis, gracieuse dame !... (Il se reprit.) Très chère dame !

Elle riait. Elle était contente de faire plaisir. Mais Helmüt sentit qu'elle n'allait pas le lâcher tout de suite : ses deux gros mentons tremblaient de curiosité.

— Et vous retrouvez tous les endroits où vous vous êtes battu ? demanda-t-elle.

— Oui, madame, mais déjà bien changés et presque méconnaissables.

— Oh ! pour sûr, mon pauvre monsieur, pour sûr ; les paysans travaillent, vous savez ; encore une campagne et il ne restera de cette maudite guerre que les zones rouges...

Elle s'interrompit : deux gamins portant une grande manne de linge propre entraient dans le couloir.

— Avez-vous tout compté ? leur cria-t-elle.

Helmüt s'empressa de lui faire un large salut.

— Je vous laisse à votre travail, encore cent fois merci, dit-il précipitamment, et, en s'éloignant, il ajouta lâchement :

— A tout à l'heure, madame !

— A tout à l'heure, mon pauvre monsieur !

★

Il fit un pas en arrière et s'appuya au mur. Elle ne le voyait pas. Elle ne pouvait le voir puisqu'elle se tenait penchée sur sa porte, la clef à la main, cherchant le trou de la serrure. C'était elle. Elle venait de se redresser et poussait la porte. Le bec de gaz, au bout du couloir, chuintait et éclairait mal. Mais cette taille haute et élégante, ce splendide rouleau de cheveux blonds, cette lenteur souveraine des gestes... Il murmura :

— Auberte.

Elle ne l'entendit point.

— Auberte.

Elle se tourna vers lui. Il vit luire son front, mais l'ombre lui cachait l'éclat de ses yeux.

— Vous, dit-elle.

— Auberte.

La brutalité de sa joie le paralysait. Sa voix s'étranglait.

— Auberte.

Elle n'hésita pas plus d'une seconde. Elle marcha sur lui, et, généreuse et toute-puissante, elle le prit dans ses bras.

— Vous...

Combien de temps restèrent-ils ainsi dans le co loir de cet hôtel misérable ? Le gaz poussa un chui tement plus aigu, comme une sorte de râle, et s'éteign La nuit noire. Et puis une course dans l'escalier.

— Attention ! dit-elle.

Elle étendit le bras, poussa la porte de la chamb de Helmüt, y pénétra la première, l'entraînant.

Un crépuscule livide venait de la croisée sans ride qui donnait sur un grand espace de ruines.

— Allez fermer les volets, dit-elle.

★

Lui, il dormait. Comme un enfant, sur le côté, l genoux hauts, le poing sous le nez. Une mèche blond si pâle et si légère, tombait sur son front, et son souf la faisait trembler ; elle brillait un instant dans lumière.

Auberte s'écarta de lui et s'assit, le dos sur l'oreille Il faisait grand jour, car le vent de l'est avait netto le ciel. 8 heures. Elle frissonna. Il faut que je regag ma chambre. Et nous ne pourrons pas rester ici. No ne pourrons pas rester à Saint-Quentin. D'ailleurs, l il ne doit pas avoir le droit de demeurer en Fran bien longtemps... Et moi je ne veux pas le suivre Allemagne. Nous n'avons pas parlé de cela. No n'avons parlé de rien. Il n'osait pas. Moi non plu Quelle nuit extraordinaire ! Nous n'avons pas échan dix paroles.

Comme il est jeune ! Plus jeune que moi. Non, ne veux pas le suivre, ni en Allemagne ni ailleur

Elle était debout. Elle fit un paquet de ses vêtemen et s'enveloppa dans son manteau.

Elle se pencha sur le lit pour ramener les couve tures sur le corps de Helmüt. Elle sourit ; il ava gardé sa chemise ; il avait tenu à la garder. Et e avait bien senti, à un frémissement qu'il avait eu, qu l'avait secrètement désapprouvée, elle, d'être nu Pudeur de garçon trop jeune ? Ou bien les Allemands. Ludovic, lui, dormait toujours sans vêtement ; orgue leusement, le soir, il dressait son grand torse noue dans la lumière chaude de la lampe.

Helmüt avait d'abord eu peur, puis, violemment, s'était précipité sur elle. Elle l'avait subi avec ind férence et même avec un peu de crainte. Le bras garçon était maladroit, crispé, furieux. Helmüt éta retombé à côté d'elle, le souffle rauque. Il ne bougea plus. Il n'osait plus bouger.

Elle avait eu pitié de lui et sa main était descendu en caresse sur ses cheveux doux et fins, sur son visag mince, sur son cou, sur son épaule. Une second effrayée de ce qu'elle allait rencontrer, la ma d'Auberte s'était arrêtée avant de remonter vers cou, la face, la chevelure ; mais cette hésitatio Helmüt, attentif comme une bête traquée, l'ava perçue ; il avait serré les dents et gémi.

Très longtemps, il demeura immobile ; puis, lent ment, le souffle suspendu, il se rapprocha d'elle soudain il se leva sur les genoux ; elle vit luire au-dess d'elle ses yeux, son menton et son front. Elle lui ava offert sa bouche ; elle désirait un baiser de tendress long, consolant ; elle désirait ne sentir que la présen de l'homme, sa chaleur attentive, sa protection. Depu plus de sept ans elle vivait chastement...

Brutalement, Helmüt s'était jeté sur elle et l'ava reprise, violent, oppressé, tout occupé à sa seule joie. s'était assouvi en criant ; elle avait voulu lui fermer bouche et il l'avait mordue dans le gras de la paume. E puis il était retombé encore, et s'était réfugié, encor dans son secret et loin d'elle.

Auberte s'était mise à pleurer en silence puis, peu peu, une grande pitié, comme tout à l'heure, ava envahi son cœur généreux et elle avait tendu le bra

s Helmüt ; doucement, la main d'Auberte était ivée à un endroit qu'Auberte connaissait bien chez hommes, un endroit qu'elle aimait, lisse et chaud, endu dans le repos, mais si fort : le flanc, le flanc ide et généreux où il semble que toute la vie se tient chée et comme en réserve ; et voici que cette main ait trouvé dans la chair une vallée fragile et mal- ne, une large cicatrice, inattendue et terrifiante ; la in avait fui ; un haut-le-corps avait soulevé la jeune mme. Helmüt s'était mis à pleurer. Elle n'avait plus bouger.

Seule, pendant qu'il dormait, elle avait réfléchi. Une mense bonne volonté, plus généreuse encore que sa ié, l'animait. Elle saurait vaincre ses répugnances. le se méprisait même de les ressentir aussi vivement. le arriverait, elle le voulait, à prendre du plaisir avec lmüt, et en même temps que lui.

Helmüt l'aimait comme rarement on aime et comme mais personne ne l'avait aimée. Leur aventure était altante. Il y avait entre eux un obstacle que n'importe i eût trouvé infranchissable : la guerre, la frontière s deux pays ennemis, quatre ans de misères et de imes. Leur amour était le plus haut des défis. Elle rait digne de cet amour.

Elle s'endormit dans ces belles et bonnes pensées qui vaient fini par l'apaiser.

Mais le jour clair du matin la rendait à elle-même. lle se pencha sur le lit et elle vit, sur le flanc du arçon, cette cicatrice. Une grande blessure creuse garnie e peau fragile et brunâtre. Elle la recouvrit d'un coup c, se détourna, entr'ouvrit la porte, courut dans le uloir, se précipita chez elle, retrouva le creux familier e son lit, se mit à pleurer ; incapable de retenir l'abon- ance des larmes dont elle ne sentait pas clairement la use ; incapable de rattraper ses pensées désordonnées, nformes et courtes.

Ce qu'il faudrait, c'est fuir avant qu'il ne s'éveillât.

Elle cessa de pleurer.

Partir tout de suite.

Elle fut debout ; bourra sa valise ; fit une toilette apide. Ne penser à rien, à rien. Mais fuir. Et puis, uand elle fut prête, qu'elle eut la valise à la main, u'elle se fut présentée à sa porte, incapable de franchir tte porte.

Elle s'assit, ôta son chapeau, posa son menton dans es mains. Plus de larmes. Mais des pensées aussi mala- roites que tout à l'heure, et informulables. Quelle heure st-il ? 9 heures. Grands dieux ! Et Robert qui va 'attendre. Elle lança sa valise sous la coiffeuse, remit on chapeau, courut vers la porte. Mais lui ? Lui, quand l va s'éveiller...

Elle détacha une feuille de son carnet. Helmüt ? Cher Helmüt ? Mon chéri ? Non. Non. Rien. Une ligne seule- ment : « C'est dimanche. Robert m'attend. Nous ne ous reverrons pas avant ce soir. »

★

« Auberte, ma bien-aimée,

» Nous ne nous reverrons pas avant ce soir, écris-tu, t je lis, moi : « Nous nous reverrons ce soir. » Ton âme, et je le savais, est naturellement tournée vers les tristesses de la vie, et la mienne, vers les certitudes triomphantes.

» Celui de nous deux qui n'a pas désespéré, c'est moi. Malgré ta fuite, inexplicable et injurieuse. Malgré la fin malheureuse de la guerre et l'abaissement de ma patrie. Tout autre qu'un Allemand aurait estimé qu'il était impossible, et vain aussi, de te retrouver ; tout autre qu'un Allemand aurait renoncé ; mais l'Allemand, Auberte, est gonflé de jeunesse et d'espérance ; le renou- veau l'habite ; il ne se sent jamais vaincu, et la mort seule peut mettre un terme à ses entreprises.

(Je n'écris que des paroles d'orgueil. Mais elles sont sincères et disent vrai ; je dois les maintenir ; nous ne pouvons pas commencer notre vie dans des équivoques ou sur des mensonges. Il faut qu'elle sache qui je suis ; nous nous aimons, mais elle me connaît mal : la franche rudesse et la profondeur d'une âme allemande sont si difficilement communicables !)

» Tu dois souvent te demander pourquoi je t'ai porté si vite un aussi grand amour, et pourquoi je l'ai nourri si longtemps et malgré des obstacles insurmontables pour tout autre que moi ?

» C'est d'abord qu'à travers toi j'aime la France, comme tous les Allemands aiment la France.

» Rien n'est plus obscur pour nous et plus fascinant que ce que la France appelle sa clarté ; la surface des mers est claire, elle aussi, par beau temps, et rien ne recouvre autant de colères, de traîtrises et de secrets. Nous aimons la France d'un grand amour inquiet, mala- droit et cruel.

» Ma bien-aimée, tu es lisse, calme et douce comme la France ; ta démarche est aisée ; tes mains sont ouvertes ; tes vêtements ne semblent pas cacher ton corps ; on jurerait que tu parles toujours sans retenue ; tes yeux sont clairs. Et pourtant tu t'endors, écrasée de douleur muette, sur le canapé de l'entrée, et tu me fuis dans la nuit, seule, comme si tu me haïssais.

» J'ai dormi près de toi, ce matin, avec la confiance d'un enfant ; dormais-tu avec la même candeur ? Es-tu sûre même d'avoir dormi ? Oserais-tu jurer que cette nuit tu fus, ma bien-aimée, aussi limpide que je le fus dans le doux accueil du sommeil ?

» Je t'ai prise avec sauvagerie. Je t'ai prise ; oui, prise ! Comme on prenait une ville, autrefois, quand la porte ou le mur, enfin, avait cédé ; comme on prend une bête entre les mâchoires d'un piège. Tu étais ma proie.

» Je savais que je te faisais mal, que je blessais ta chair et ton âme. Je ne pouvais pas agir autrement. Après six ans d'attente, de délicatesses, de retenue, de peurs, d'élans, de travaux, de recherches, tu étais là, enfin, et tu acceptais. Je me suis jeté sur toi. J'étais le vainqueur, comprends-tu ?

» Mais le véritable amour, la passion durable, sérieuse et profonde que nous connaissons, nous, les Allemands, et auquel je veux te faire accéder, il nous reste à le bâtir, d'un accord commun et d'une science commune. Ce ne sera pas besogne aisée...

» Ecoute-moi gravement, ma bien-aimée, prête-moi l'oreille la plus attentive...

» Je suis Allemand et tu es Française ; partout où nous irons, il y aura des gens pour le savoir et pour le dire. Et si nous vivions dans un désert, il y aurait, aux instants d'accablement, dans les moments de colère, à propos de rien et pour n'importe quoi, il y aurait, dis-je, toi ou moi pour le dire, le crier peut-être, et nous en blesser l'un et l'autre.

» Car nos patries ne sont pas seulement ce qu'elles sont, dans leur territoire, dans leur histoire, dans l'âme de tous les Allemands et de tous les Français, elles vivent en nous. Passionnées qu'elles sont l'une de l'autre, jalouses, ennemies, vaincues et victorieuses tour à tour, elles nous dresseront souvent l'un contre l'autre comme elles se dressent l'une contre l'autre.

» Nous aurons à combattre durement et sans cesse pour faire taire leurs voix. Nous y parviendrons, je le veux, et notre amour, notre œuvre, finalement, pré- vaudra.

» Je te convie donc, ma bien-aimée, à entreprendre avec moi le dessein le plus difficile ; je t'appelle pour la plus haute entreprise. Nous allons donner le plus grand exemple !

» Helmüt von Hagenberg und Bärendorf. »

Elle fut si joyeusement surprise qu'elle voulut aller à pied. L'air était frais, bleu, ensoleillé, mais presque froid ; elle ouvrit légèrement la bouche pour l'aspirer à petits coups, et montra ses dents. L'étendue du lac et l'immensité du paysage la ravirent; arrivée au milieu du pont, elle tourna le dos à l'île Rousseau et à ses peupliers ; son regard suivait les navigations solennelles des grands cygnes, le départ, l'envol et le retour des hautes voiles blanches, la fuite silencieuse des voitures sur les quais.

Les hautes façades des maisons claires, le front des villas cachées dans la verdure comme des fruits dans le feuillage, le gonflement et les caprices des collines vertes et bien peignées lui semblaient amicaux ; elle serrait le parapet à pleines mains et riait doucement dans sa gorge ; le Jura, tout bleu, semblait, sur sa gauche, la longue échine d'une bête qui s'enfuit ; mais, à droite, après la rude avancée des Voirons et des Salèves, tout un monde inaccessible et tourmenté s'étageait jusqu'aux blancheurs des grands monts.

— Dépêchons-nous, Auberte ! Le propriétaire nous attend !

Elle n'osa pas dire tout de suite que la maison qu'il avait choisie lui déplaisait ; c'était, sur le plateau de Florissant, une villa cossue du début du siècle qu'emprisonnait un grand jardin sauvage ; des chênes énormes et roux se tenaient là, front contre front, comme si l'on eût bâti la demeure au cœur même d'une vieille forêt.

Les premiers jours furent tout occupés à mille besognes de rangement et d'installation. Martha et Laura, la mère et la fille, deux braves Suissesses que Helmüt avait engagées pour la cuisine et pour la chambre, considéraient Auberte avec stupeur, l'œil largement ouvert, rond, humide et bleu comme la porcelaine. Jamais, au grand jamais — la mère finit par le grogner dans son patois — elles n'avaient vu femme, ni surtout maîtresse, faire tant de choses, et si bien, et si vite ;

— Qu'as-tu fait aujourd'hui ? demandait Helmüt.

Et elle énumérait cent besognes qui lui avaient rougi les mains et gonflé les poignets. Il haussait les épaules :

— Et les domestiques ?

— Elles me rendent enragée...

Mais Helmüt, le matin, avant de quitter la maison prit l'habitude de donner des ordres aux deux femmes, et elles trouvèrent peu à peu le courage de reprendre pied.

— Monsieur a dit... grondait la cuisinière en bouchant de son ventre la porte de l'office.

— Monsieur veut... murmurait la femme de chambre, et il arrivait qu'elle se mît à courir.

Elles défendaient leur gagne-pain et leur raison d'être, et Auberte, à la fin, en fut réduite à tourner en rond dans la maison bien ordonnée et propre comme un sou neuf.

Un tricot à la main, elle se mit à paresser au lit ; ou bien elle partait à travers le parc pour surprendre les écureuils, bavarder avec le jardinier, fouiller les remises. Mais le domaine n'était pas si vaste, et elle en eut bientôt fait le tour. L'ennui vint. Auberte, dix fois par jour, regardait l'heure. Quand Helmüt tardait à rentrer elle se réfugiait dans sa chambre et pleurait.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Pour rien.

— Je t'ai promis qu'à la Noël, et à Pâques, et au mois d'août, tu pourrais partir pour Saint-Quentin et rejoindre Robert.

— Merci, merci, Helmüt.

Les larmes coulaient de plus belle.

— Pourquoi passes-tu toutes tes journées ici ?

Il n'osait pas trop lui conseiller de sortir, et mê dans le secret de son cœur, il n'était pas mécont de la voir se comporter en prisonnière. Les lar d'Auberte l'agaçaient, mais sans lui déplaire ; il croy naïvement que le désarroi de la jeune femme la pla plus sûrement dans sa dépendance.

Son travail de journaliste l'absorbait. Les Allema étaient encore fort peu nombreux à Genève, et Helr correspondait avec une bonne demi-douzaine de qu diens. Les organismes internationaux s'installaie tous les jours quelque nouveauté sollicitait l'attenti on abondait en projets de toutes sortes ; de Paris, Londres, de La Haye ou de Bâle, les dépêc affluaient ; journalistes, hommes d'affaires, diploma et politiciens venaient prendre le vent. Helmüt voy cent personnes par jour.

Auberte reprenait le dessus. Un matin elle franc la porte de son enclos et, dans sa hâte d'atteindre ville, héla un taxi. Elle se fit conduire jusqu'à l'ent du pont, mais s'aperçut tout de suite qu'elle av épuisé, le premier jour et d'un seul coup, la radie surprise du grand paysage. Dépitée, elle repartit v la ville et découvrit les longues rues commerçantes s'étirent au pied de la cité.

★

Auberte a vite épuisé la joie du dépayseme Helmüt est un amant avide et maladroit. La je femme s'ennuie ; sa seule vraie joie est d'écrire Robert. Elle va partir, enfin, pour le retrouver et pa les vacances avec lui ; Helmüt lui promet de cherc en ville un appartement clair et gai, de travai moins, de sortir avec elle, d'inviter amis et camarad Ces promesses semblent la réconforter ; elle croit ai Helmüt ; mais elle est seulement touchée et con entraînée par l'ardeur de la passion qu'il a pour

Auberte revient ; après son retour leur vie chan en effet. Une aimable et joyeuse cohue internation se presse dans leur belle demeure du quai des Ea Vives. Pourtant de brutales querelles déchirent par les apparences fragiles de leur entente....

★

Mais la gaîté, dès le lendemain, était revenue d les yeux et sur les joues d'Auberte.

Jamais, non plus, elle n'avait été plus coque Helmüt riait de la voir se précipiter dans toutes fantaisies saugrenues de la mode.

— Où est votre regard, ma bien-aimée ? demand il en courbant la taille et en regardant le vis d'Auberte sous le chapeau cloche.

— Et moi qui vous croyais la jambe longue ! V n'êtes qu'un buste, ma bien-aimée !

Elle riait avec lui. Mais elle lui échappait quan voulait lui saisir la taille.

Ce jour-là — c'était dans la semaine qui précéd la Pentecôte — Helmüt résolut de faire à Auberte bonne surprise de rentrer très tôt.

— Où vas-tu cet après-midi, ma chérie ?

— Nulle part. Il fait trop beau pour le ciné trop froid pour la baignade, et il y a trop de v pour la barque.

Il courut jusqu'à son bureau, relut les dépêches q avait rédigées le matin, donna des ordres pour l transmission, fit savoir qu'il ne serait chez lui que soir à partir de minuit, redescendit en coup de v s'approcha d'un taxi.

— Pourriez-vous nous emmener, ma femme et m jusqu'à Pérouges ?

Il riait ; et le vieux chauffeur riait comme lui.

— Il faudrait partir dans une heure environ. N

endrons vous prendre ici. La soirée sera belle, n'est-ce
s ? Il y aura de la lune ?
— Bien sûr, bien sûr, répondait le chauffeur.
— Nous nous promènerons entre les vieux murs.
est bien aussi beau qu'on le dit, Pérouges, n'est-ce
s ? Nous dînerons, et vous nous ramènerez à Genève
ur minuit.
— Entendu, l'amoureux !
Helmüt respirait largement ; il regardait le ciel bleu ;
avait envie de chanter. D'un bon pas, il regagna le
ai des Eaux-Vives et vint sonner chez lui, une fois,
ux fois, trois fois, comme s'il eût carillonné, en même
mps que son impatience, la fraîcheur de sa joie.
Ce fut Martha qui lui ouvrit.
— Madame ?
— Elle est sortie... Elle sort toujours l'après-midi.
Il sut rester calme, entra, fit mine de fouiller dans les
apiers de son bureau et ressortit en portant ostensi-
lement une enveloppe épaisse. Dehors, il n'hésita pas :
prit tout de suite le quai, et, 200 mètres plus
in, l'avenue qui montait au parc ; il se retenait de
urir ; les paroles de la domestique (« elle sort toujours
après-midi ») l'avaient inquiété, mais sans le troubler
raiment ni faire naître encore le soupçon.
C'était elle ! Enfin ! Assise sur un banc, le sac sur les
enoux, là-bas, en haut de cette allée ; il leva le bras
oyeusement ; il allait crier, l'appeler ; une auto
déboucha d'une allée latérale, tourna brusquement en
isant hurler le gravier, s'arrêta devant le banc ; la
portière s'ouvrit ; un bras d'homme qu'Auberte saisit ;
lle monta ; la voiture, déjà, repartait.
Une sueur glacée sur la nuque et les reins. Les lèvres
le Helmüt se mirent à trembler. Au flanc, sa longue
blessure le brûlait au fer rouge... Cette voiture, il la
connaissait bien, c'était celle de Jacques de la Farnière.
Il s'approcha du banc. On voyait encore l'empreinte
des pneus de la voiture ; la brutalité du coup de frein
avait arraché des cailloux ; Helmüt poussa ces cailloux
du pied. Le front lui faisait mal.
Helmüt fit demi-tour et redescendit l'allée. Où
allait-il ? Où irait-il ? Il avait joyeusement annoncé son
projet d'escapade, ce matin, à ses deux collaboratrices.
Il s'arrêta. C'était son cœur, à présent, qui lui faisait
mal, comme serré dans une poigne de fer. Il fit effort
pour reprendre du souffle. Il y parvint, et deux larmes
qu'il arrêta fièrement lui gonflèrent les paupières.
Une longue après-midi aride et tourmentée s'étendait
devant lui. Il marcherait jusqu'au soir. Il ne penserait
à rien. Il marcherait et tuerait, l'une après l'autre, les
minutes.

Donc, il allait ; tantôt montant vers les villas qui couronnent le parc ; tantôt redescendant jusqu'aux rives du lac ; incapable, au début, d'assembler ses pensées dispersées par la surprise, la douleur et la colère ; marchant vite, le plus vite qu'il pouvait, comme si, d'instinct, il eût cherché la paix dans l'épuisement.

Puis vint le moment où il osa envisager qu'Auberte et Jacques étaient amis, à son insu, et depuis longtemps, et chaleureusement. Non ! Non ! Elle était la bien-aimée. Et elle lui rendait son amour. Elle l'aimait, lui, et lui seul. Auberte, le front haut d'Auberte, les yeux bleus d'Auberte ne pouvaient lui mentir.

Une femme comme Auberte ne pouvait s'éprendre d'un Jacques de la Farnière. Un homme déjà vieux ; aux tempes blanches ; un raté ; quelqu'un qu'on ne recevait chez soi que par un reste de considération pour sa famille. Un pauvre type réduit à voler ses propres parents ; les beaux livres de Helmüt, Auberte n'ignorait pas leur provenance ! Un être veule, comme dirait Schülter ! Un homme vil !

Helmüt tressaillit. Pourquoi n'avait-elle pas dit à Helmüt qu'elle sortait aujourd'hui avec Jacques de la Farnière ? Helmüt n'aurait pas dit non. La semaine dernière, Kurhofer avait emmené Auberte à Evian et à Saint-Gingolph ; quoi de plus naturel ?

Il s'arrêta et laissa errer son regard sur le lac et les pentes du Jura. Le soleil, là-bas, un gros soleil rouge et content de lui, allait s'abîmer derrière la crête. Le soir ne tarderait plus. Helmüt pouvait redescendre ; il lui était déjà arrivé de rentrer chez lui avant la fin du jour ; Martha n'aurait pas à s'étonner.

Il regarda le ciel, ce beau ciel du crépuscule dont il avait parlé au chauffeur de taxi. Puis il fit demi-tour et redescendit vers le quai des Eaux-Vives. La maison était là-bas, et elle semblait l'attendre. Il marcha plus vite ; une voiture, à vive allure, venait derrière lui ; une peur terrible le prit à la gorge ; il se jeta dans l'encoignure d'une porte et se retourna. C'était la grosse torpédo de la Farnière. Il vit la chevelure, le profil clair, le beau bras d'Auberte.

La bouche sèche, les tempes bourdonnantes, les pieds de plomb, il réussit à s'éloigner du mur et à reprendre sa marche vers la maison. Les yeux fixés sur le sol, il disait, tout bas et en grondant comme un homme ivre :

— Je vais les tuer. Je rentre pour les tuer. Je vais les tuer ! Les tuer !

ARTHA et Laura disposaient de deux soirées par semaine et, heureusement, elles venaient de sortir. Auberte ouvrit. Les lèvres tremblantes, les yeux pâles de Helmüt la firent reculer d'un pas :

— Qu'as-tu ?

Et elle connaissait déjà la réponse :

— Je vous ai vus.

— Quel air tragique, Helmüt !

Elle lui tourna le dos et marcha devant lui.

— Un de tes amis m'invite, j'accepte, nous allons prendre le thé...

— Un thé qui s'est prolongé !

— Nous l'avons pris à Thonon ; dans mon pays que je voulais revoir ; c'était entendu entre la Farnière et moi depuis lundi dernier ; il m'avait invitée fort gentiment...

— Et moi qui voulais, justement aujourd'hui, te faire la surprise de t'emmener à Pérouges...

— Mon pauvre chéri !

Elle éclata d'un rire largement amusé et, risquant son va-tout, se retourna, saisit Helmüt par le cou et tenta de lui prendre les lèvres. Il s'écarta, tendit le corps en arrière puis, peu à peu, se rapprocha et finit par lui rendre son baiser.

Ce baiser ne ressemblait pas à ceux qu'ils échangeaient d'ordinaire. Helmüt n'avait pas eu à le quémander et c'était Auberte qui avait prolongé son étreinte. Il la regarda tristement ; lui jouait-elle la comédie ? Bien franchement, elle lui rendit son regard. Sa désinvolture, tout à l'heure, et son enjouement sonnaient faux, pourtant ; mais il ne trouva pas le courage de le reconnaître et de se l'avouer. Il se sentait désemparé, brisé de fatigue et le cœur soulevé de vague dégoût.

Elle rit une fois de plus :

— L'enfant boude. L'enfant est triste. L'enfant est jaloux...

Le mot lui fit l'effet d'un coup d'éperon ; il se redressa, leva sa tête mince, saisit Auberte à l'épaule d'une poigne de fer, l'obligea à lui faire face :

— Assez joué ! Je veux la vérité.

— Tu l'as. Il n'y a rien d'autre que ce que j'ai dit.

Elle s'écarta d'un mouvement souple. Les yeux de l'Allemand brillaient d'un éclat insoutenable ; s'il avait eu, comme au temps de Guise, sa cravache, il lui aurait partagé le visage d'un grand coup.

— Assieds-toi ! J'ai des questions à te poser.

— Non ! Tu n'es pas mon juge.

Debout devant lui, et les yeux dans les yeux, le menton dressé, la bouche durcie, Auberte tremblait de colère. Elle avait peur aussi. Mais elle ne baissait pas le regard. De longs instants passèrent. Chacun entendait le battement de son cœur et s'étonnait de vivre.

Helmüt voyait le bras de l'homme qui ouvrait la portière ; c'était un geste bien familier ; la femme montait rapidement, furtivement, comme une coupable. Auberte songeait à la terrible nuit de Leschelles, à sa fuite à travers les bois, au bruit de la fusillade, à cet homme insensé, à ce seigneur allemand qui, déjà, voulait faire d'elle sa chose et sa proie.

Helmüt revivait son après-midi d'attente, de rage impuissante et d'atroce douleur ; son visage se tira davantage encore et la souffrance tordit sa bouche. Auberte eut pitié de lui ; la profondeur de cet amour farouche la touchait ; Helmüt était celui qui, alors qu'elle dormait accablée d'angoisse, un soir de guerre et de deuil, avait veillé sur son sommeil.

— Helmüt, dit-elle, mon bien-aimé, est-ce possible ? Sa poitrine se libérait ; le sang remonta vers son visage.

— J'ai été imprudente, Helmüt, légère, méchante p être ; mais parle-moi, parle-moi.

Elle recula de deux pas et s'assit lourdement poussa un grand soupir, comme délivré d'un cha malfaisant ou terrifiant ; il attendit très longtemps a d'oser demander, à voix basse et comme honteuse portant la main à son front :

— C'était vraiment votre première sortie ?

— Non.

Le silence revint et s'établit, oppressant. Ils n'en daient même plus leurs souffles. Comme une abattue d'un grand coup sur la nuque, Helmüt, le ment, plia les genoux et fut aux pieds d'Auberte.

— Et c'est grave, Berte ?

— Non...

Elle fut soudain visitée par la grâce :

— C'est un homme pitoyable, dit-elle avec allégresse féroce, un homme méprisable, je l'avais tout de suite... Elle se mit à rire. C'est sa voiture m'a tentée !

Helmüt se redressa ; quelque chose se dénouait en elle le voyait. Prudente, elle se tut ; elle attendait larmes qui achèveraient de le libérer et le rendraien sa merci ; elle n'aurait plus qu'à tendre les mains lui, à caresser ses cheveux, sa nuque, ses épa consolante comme une mère. Quelque chose en lui r tait encore ; il baissa la tête plus profondément, dans un souffle, demanda :

— Vous vous êtes embrassés ?

— ... Non.

Il avait perçu l'hésitation ; elle lui avait pinc cœur ; l'instant d'après, pourtant, il n'était plus sû rien : la main d'Auberte s'était posée sur sa cheve et s'allongeait sur son cou.

La nuit était venue depuis longtemps ; ils s'apercevaient de rien. Ils s'avançaient, solitaires, su longs chemins attristants de leurs souvenirs, de l craintes et de leurs projets qui ne se rejoignaient p cette douce main, seule et machinalement, les uni encore.

★

Leur vie continue, toujours la même. Jacques d Farnière a disparu ; leur entourage, peu à peu, se re velle ; les Français y sont plus nombreux ; l'un d' le docteur Imbert, de qui Helmüt prise fort la franchise, devient un familier de la maison.

La splendeur physique d'Auberte l'éblouissait. Qu elle était au centre d'un groupe, d'où qu'il fût s'arrangeait pour l'apercevoir ; derrière ses sou broussailleux il la guettait à travers les épaules et nuques des autres, comme un braconnier tapi derr un rideau de charmille, d'aunes et de peupliers.

Auberte appréciait cette admiration ; elle lui re une assurance sans défaut ; la joie retrouva le che de son cœur ; son rire fut plus facile encore et clair.

— J'ai bourlingué toute ma vie, disait Imb Pendant cinq ans j'ai soigné un pacha égyptien traînait, de ville d'eaux et ville d'eaux une incura mélancolie et une extravagante curiosité sensuelle.

Auberte renversait le cou et riait doucement.

La guerre avait conduit Imbert de la Somme Vardar, du Vardar au Maroc, et du Maroc en Polo avec Weygand. Un gouvernement sud-américain ve d'avoir recours à ses lumières ; il se faisait l'effet Genève, d'un rafiot au repos dans un bassin de rad

Auberte l'écoutait avec curiosité. Elle avait l pression de découvrir derrière lui le vaste monde prit très vite, à ses yeux, figure d'aventurier.

Mais Imbert eut soin de ne point se faire trop glori La malchance, disait-il, le poursuivait toujours. C parce qu'une femme qu'il aimait follement l'a

LUCIEN BOUCHER

trompé qu'il s'était réfugié en Egypte. L'histoire émut Auberte.

« Tu es plus romanesque et plus banale que je ne l'aurais cru », pensa-t-il.

Il parla donc de son enfance d'orphelin ; il avait gardé les moutons ; il travaillait à la bougie dans une cabane ; sa patronne, une châtelaine, s'était intéressée à lui et lui avait donné les moyens d'entreprendre et de mener à bien ses études ; mais la dame était morte trop tôt pour continuer de veiller sur lui.

Ce fut Auberte qui, la première, lui prit la main.

Quand il venait aux Eaux-Vives avec les autres, il sortait toujours le premier ou le dernier, et Auberte le reconduisait. Au moment de se quitter, ils se regardaient dans les yeux, et ceux d'Auberte se troublaient toujours.

Imbert ne tenait pas à brûler les étapes. Il sentait trop la vigilance de la jalousie de Helmüt. Il flairait aussi quelque drame récent, à peine apaisé, et qu'il avait intérêt à laisser s'éteindre.

— Pourquoi partez-vous si tôt ? interrogeait-elle avec plus de chaleur que n'en demandait la politesse.

— Je m'ennuie. Tous ces gens m'ennuient. J'étais venu surtout dans l'espoir de vous entendre et de vous parler.

Elle lui tendait la main ; il gardait cette main longtemps, faisait mine de respirer avec peine, se détournait brusquement, descendait l'escalier quatre à quatre.

Quand Imbert partait le premier et Auberte l'accompagnant, Helmüt demeurait, comme il se doit, au milieu de ses invités ; mais sa voix tremblait, le rouge lui montait aux pommettes, sa main frémissait comme celle d'un fiévreux, il frappait du talon en regardant la porte.

Si Imbert partait le dernier, Auberte s'approchait de lui en disant très haut :

— Je vous ouvre la porte, cher monsieur !

Helmüt tournait les talons et s'éloignait, les mâchoires serrées.

Le 1er août, Auberte partirait pour Saint-Quentin. Imbert quitterait-il Genève en même temps qu'elle ? Helmüt attendait, le cœur rongé par l'angoisse, et, en même temps, dans l'espérance furieuse d'une certitude. Si Imbert partait lui aussi et si vaste que soit la France, à Paris ou au diable, Helmüt saurait les retrouver !

Mais Imbert reste à Genève et tient compagnie à Helmüt, que la jalousie rend merveilleusement attentif. Après le retour d'Auberte cette jalousie s'exaspère encore; Imbert invite souvent la jeune femme à danser ; un soir, hors de lui, Helmüt déclare à Auberte qu'il la tuera si elle revoit cet homme.

Depuis le retour d'Auberte, honteusement, Helmüt avait chargé un détective privé de la surveiller. Le soir, sur le quai du Rhône, l'homme venait à sa rencontre.

— Alors ? disait Helmüt en levant la tête.

— Peu de choses intéressantes. Cette dame (Helmüt n'avait pas eu le cœur de dire qu'il s'agissait de sa femme) est sortie à 5 heures seulement ; elle est allée au cinéma Rialto. Le film ne lui a pas plu, car elle est sortie vers 6 heures pour rentrer chez elle. Elle n'a pas reçu de visite... Vous noterez qu'aujourd'hui, monsieur, il y aura des frais supplémentaires à cause du cinéma : la place, l'ouvreuse et un billet de tombola en faveur des Anciens Combattants français...

Helmüt levait la main et ses yeux brillaient de colère.

Quelquefois Helmüt le regardait s'éloigner ; c'était un pauvre diable ; dans ce pays de gens bien vêtus, son pantalon au fond trop bas et lustré, sa veste de coupe ancienne et son chapeau noir au ruban terni par la sueur attiraient presque l'attention sur lui. Deux dents gâtées et noircies, sur le devant, rendaient misérable et répugnant son sourire de chien battu.

Helmüt se surprenait à ricaner ; une larme fendait sa joue.

« Et c'est pour mon compte que ce chien galeux l suit à la trace ! Quelle ignominie ! »

Il se mettait à trembler. Plus vite, il poursuivait so chemin, il rentrait chez lui, il retrouvait Auberte, s'approchait d'elle le cœur gros de haine et de dési Il l'aimait d'une passion brûlante que le silence e l'indifférence de la jeune femme attisaient encore.

Peu à peu, la rencontre de l'homme, à la même heure au même endroit, lui devint une sorte d'habitude fami lière et quasi réconfortante. Il l'attendait comme o attend, sans émoi, un vieux compagnon fidèle et terne

— Alors ?

— Peu de choses intéressantes, monsieur.

Helmüt arrivait presque à sourire.

Un jour, elle était allée au cinéma. Le lendemain, elle n'était pas sortie, mais deux dames étaient venues chez elle. Le surlendemain, elle avait rendu visite à tous les fourreurs de la ville.

— Jamais elle ne se doute de votre présence ?

— Je suis détective, monsieur ! répondait l'autre en redressant ses épaules fatiguées.

Elle fit un jour une longue promenade à pied sur la route de Lausanne. C'était par une tiède après-midi d'automne, rousse et verte. En rentrant elle avait acheté une énorme brassée de fleurs.

Elle se rendit aussi, un soir que le vent d'est avait balayé les nuages et livré le pays à la plus aveuglante clarté, jusqu'au sommet du Salève.

— Elle vient à peine de rentrer, monsieur.

Auberte ?... Il y avait cette jeune femme que Helmüt retrouvait tous les soirs en pénétrant au salon. Un peu lointaine, mais toujours calme, belle et forte ; elle recevait avec enjouement les rares amis qu'ils invitaient encore. La nuit, très vite, elle se réfugiait dans un sommeil sans trouble ; elle acceptait qu'il s'approchât d'elle, lui saisît l'épaule, cherchât ses lèvres, s'emparât de son corps.

Il y avait aussi l'Auberte des longues et vaines journées racontées par le détective. Helmüt la voyait comme dans un songe ; plus triste qu'elle n'était et même lasse, comme si le pauvre bougre qui la suivait avait déteint sur elle ; Helmüt, parfois, n'était pas loin de la plaindre.

★

Ce soir-là Helmüt n'eut même pas à lever la main l'homme était arrivé sur lui en se hâtant et il avait crié, sur un ton allègre et presque joyeux :

— Du nouveau, monsieur, du nouveau !

Helmüt s'arrêta brusquement. L'homme reprenait sa respiration.

— La dame est sortie très tôt ; à 2 h. 10 exactement ; elle a pris un taxi qui a tout de suite traversé le Rhône. J'ai mis longtemps avant de trouver, moi aussi, un taxi. Impossible de la rattraper. Mais j'avais le numéro de sa voiture. Je viens de remettre la main dessus. J'ai interrogé le chauffeur ; il y aura des frais monsieur, car il ne voulait rien dire, et j'ai dû le soudoyer.

Helmüt eut un geste d'impatience.

— ... La dame s'est fait déposer à la douane française de Ferney et elle a renvoyé le taxi. A 6 heures, elle rentrait chez elle. Elle a dû prendre le tramway pour son voyage de retour, ou alors quelqu'un l'a ramenée, car il n'y a pas de taxis à Ferney.

Helmüt avait pâli affreusement. Imbert habitait Ferney. L'homme poursuivait :

— Si elle y retourne demain et que vous m'autorisiez à la dépense...

— Faites ce qu'il vous plaira, mais je veux tout savoir, tout et aussi précisément que possible ! Voici mon numéro de téléphone ; appelez-moi si vous la

voyez entrer dans une maison, une villa, un hôtel, appelez-moi tout de suite !

Il n'attendit pas la réponse, et, d'un pas calme, mais qui lui coûtait un effort surhumain, poursuivit son chemin.

— J'aurai peut-être besoin d'une provision, monsieur !

Helmüt lui jeta au visage une poignée de billets.

★

La nuit fut aride. Auberte dormait profondément ; et elle ne feignait pas le sommeil, Helmüt s'en assura dix fois. Elle reposait sur le dos, la bouche bien close, et son beau front illuminait la nuit comme un astre paisible.

La matinée n'arrivait pas à s'écouler. La séance de l'Assemblée déroulait lentement son cérémonial fastidieux ; jamais le ronron des orateurs n'avait été plus exaspérant ; le délégué britannique nasillait son discours.

A midi, Helmüt déjeuna rapidement et prétexta des dépêches difficiles à mettre au point pour quitter Auberte plus tôt qu'à l'ordinaire.

Au bureau, il se débarrassa de ses deux collaboratrices en envoyant la plus jeune au B. I. T. et l'autre à la conférence de presse de la délégation japonaise. Puis il s'assit devant son téléphone, les yeux sur l'appareil ; un coupe-papier à la main, il battait son buvard comme il faisait autrefois, à Guise, avec sa badine. Son revolver — celui du sous-lieutenant de uhlans Helmüt von Hagenberg ünd Bärendorf — alourdissait la poche de son pardessus. Il se leva pour l'aller prendre, le soupeser, le retourner, le poser sur son bureau, le saisir bien en main, l'élever à la hauteur de l'œil et à bout de bras, le ramener près de sa poitrine, en vérifier le chargement.

Puis il alla le replacer dans son pardessus... Mais prendrait-il son pardessus ? Le jour était clair et tiède et le lac paraissait plus bleu qu'au cœur même de l'été ; de très jeunes mouettes essayaient leur vol ; la station de taxis, de l'autre côté de la rue, restait bien garnie.

Trois heures et demie... Allons, ce n'était pas pour aujourd'hui... Helmüt prit une feuille de papier et essaya d'écrire. Les mots vinrent mal ; les souvenirs et les pensées semblaient fuir. L'intervention de Sir John Simon, ce matin, avait été décevante ; Helmüt n'aimait pas Sir John, son crâne rose, ses longues jambes craquantes ; Sir John ressemblait à une autruche...

4 heures bientôt. Auberte n'était peut-être pas sortie ; ou bien elle se promenait tranquillement dans les allées des Eaux-Vives ; il faisait si beau ! Hier ?... Hier, elle avait éprouvé le besoin, tout naturel, tout naturel ! d'aller revoir un coin gracieux de France...

Le téléphone.

Helmüt, prompt, tend la main. Et puis cette main s'arrête. Helmüt veut se prouver à lui-même sa maîtrise de soi. Helmüt compte jusqu'à dix. Il sue. Ses lèvres sont tirées et sèches. Helmüt prend le récepteur. La voix de l'homme. Il parle. Il parle. Helmüt est couvert de sueur.

— Merci. Vous pouvez rentrer... Oui, oui, entendu, reprenez votre taxi !

Il raccroche brusquement. Trop brusquement. Il a peur. Mais il n'hésite pas. Il sort, ferme posément sa porte, hèle un taxi.

— A la douane de Ferney !

Le revolver pèse sur le ventre de Helmüt ; un bon revolver, dont il s'est servi autrefois, à l'exercice, et fort bien.

La Packard va bon train sur la route sinueuse et montante. Pas assez vite au gré de Helmüt. Un tramway descend ; il faut ralentir et presque s'arrêter.

La gorge de Helmüt est dure comme du bois. Il regarde le tramway plein à craquer et les têtes curieuses et stupides des gens. Sur la route, soudain, il reconnaît, derrière le tramway, attendant le moment de doubler, la Citroën d'Imbert. Imbert est au volant, et seul.

Tous les muscles de Helmüt se relâchent en même temps. Il n'a même plus la force de porter la main à son front moite. C'est le bonheur qui l'inonde. Pour un peu, il éclaterait de rire.

Va-t-il demander au taxi de faire demi-tour ? Le taxi repart déjà. Helmüt respire largement. Comme un quelconque promeneur, il ira jusqu'à la maison d'Imbert.

La frontière. Helmüt descend.

— Attendez-moi, je n'en ai pas pour un quart d'heure.

Helmüt tourne à droite. Il connaît le chemin. Là-haut, c'est presque un sentier, et la maison d'Imbert est perdue dans les arbres. L'herbe jaunie de l'automne achève de pourrir dans les allées ; le parc n'est qu'une jungle.

Helmüt ne frappe pas ; il franchit le vestibule, le salon, le fumoir. La porte de la chambre à coucher est entr'ouverte. Helmüt s'approche sur la pointe des pieds, suspend son souffle (il joue au cambrioleur), avance la tête.

Auberte ; elle est couchée ; et nue ; il voit le flot de ses cheveux, sa bouche ouverte, l'ombre de ses cils sur ses joues, ses épaules découvertes.

Helmüt saisit son revolver, d'un coup de genou écarte la porte. Auberte s'est relevée d'un saut, les mains sur la gorge, les yeux fous de terreur.

Elle le voit, haut, mince, raide ; elle le voit, l'officier de uhlans ; elle n'a pas le temps de crier : le bras de Helmüt s'est tendu et le coup part.

LIVRE QUATRIÈME : ROBERT

En ce temps-là, dit Helmüt avec violence, et ce temps, mon cher, n'est pas si lointain, votre Briand parlait le même langage que Poincaré : un langage de tabellion français !

Et comme Robert levait la main pour protester, il poursuivit d'une voix aiguë :

— Faut-il vous citer ses paroles ?... « Nous avons contre l'Allemagne un titre exécutoire. L'huissier ayant été envoyé, si le débiteur persiste à se montrer récalcitrant, le gendarme doit l'accompagner. » Le gendarme, chez vous, se recrute au Sénégal ou dans la forêt équatoriale ! Votre victoire ne vous a pas suffi. Il vous a fallu notre misère, un million de nos marks pour un seul de vos francs, vos adjudants corses installés comme des millionnaires dans les palais de nos industriels rhénans ou les châteaux de nos junkers !...

Sa voix baissa d'un ton :

— ... Des enfants allemands massacrés pour être vendus comme viande de cochon...

Il rougit.

— ... Nos filles, et même nos jeunes gens, réduits, pour manger, à la prostitution. Nous n'avons pas rançonné les départements occupés, entre 1914 et 1918, comme vous avez rançonné l'Allemagne entière quand elle fut abattue...

Robert se taisait. Il connaissait la violence de Helmüt, et sa faiblesse ; il suffisait d'attendre : la colère de l'Allemand retomberait d'elle-même.

— Et d'ailleurs, poursuivait Helmüt en dressant fièrement sa tête mince, nous n'avons pas été vaincus !...

... Les ouvriers nous ont trahis et notre Empereur s'est enfui. Mais notre armée — j'en étais ! — est rentrée en bon ordre et précédée de ses tambours et de ses fifres ! Quand nous avons remis notre sort entre vos mains, nous pensions qu'elles étaient de rudes, mais loyales mains de guerriers. La France s'est comportée en vieille femme : « L'œil méfiant, la mine hargneuse », c'est votre Briand qui l'a dit lui-même !

... Ah ! Robert ! mon cher Robert ! Etait-elle donc la mère, cette quinteuse, de nos braves adversaires de la Marne et de la Somme ?

Il éclata de rire :

— Expliquez-moi donc ce « mystère français » ?...

— J'ai lu hier, Helmüt, dans un des journaux que vous recevez, tenez, celui-ci, et en bonne place, qu'il fallait abattre Streseman ; il vend une seconde fois, paraît-il, le sol sacré de la patrie allemande aux chiens français... (Cette fois, c'était Robert qui partait à rire.) Il a épousé la sœur de Mme Poincaré, le monstre, et il est plus meusien que notre Jeanne d'Arc !

— Ce n'est pas sérieux... (Helmüt s'était assis, la tête dans la main.) Non, ce n'est pas sérieux. Mais il y a des choses plus sérieuses... (Il parlait déjà comme pour lui seul, sa voix, plus sourde, se chargeait d'angoisse.) Elles sont inscrites sur le visage sombre de ma patrie que vous ne pouvez lire. Il y a, cher petit enfant français, que les meilleurs d'entre les Allemands n'accepteront jamais de porter la responsabilité des fautes de ceux qui les dirigèrent si mal ; vous traitez en criminels, vous punissez comme on punit aux Assises des gens qui n'ont fait que leur devoir militaire ; vous ne ferez jamais admettre à dix millions d'anciens soldats, ni à leurs femmes, ni à leurs enfants grandis dans le fracas des victoires, que se battre pour la patrie ou mourir pour elle fut un délit ou un crime. Ces soldats reprendront les armes, et leurs fils avec eux, pour montrer au monde qu'ils furent des soldats, et non pas des cambrioleurs ou des assassins...

... Votre Briand ne se montre pas avare, aujourd'hui, de paroles généreuses. Mais il n'a pas fait le traité, et le traité est toujours là, avec ses attendus orgueilleusement démonstratifs, avec ses condamnations sans appel, avec ses sanctions prévues jusqu'à la troisième génération.

— L'homme est sincère, le nieriez-vous ?

— Mais politique !... Quand il dénonce ici l'injustice féroce du traité, il sait fort bien qu'il n'obtiendrait jamais de son parlement qu'on en changeât une seule disposition.

Helmüt s'était levé, et sa voix avait repris toute sa véhémence ; le menton en avant, la main battant la cuisse, il tournait autour du fauteuil de Robert.

— Je soupçonne la France, qui garde Briand aux Affaires étrangères dans tous ses ministères, j'accuse la France de se servir de Briand pour tromper la candeur du monde. Briand parle et enchante, mais les Français sont seuls à résister à sa musique. Briand, c'est votre poudre aux yeux !...

Helmüt s'arrêta, posa la main sur le dos du fauteuil de Robert.

— ... Ou bien c'est l'alibi de votre mauvaise conscience, dit-il avec plus de calme. Vous pouvez continuer de nous tenir la main au collet, puisque Briand raconte au monde ébloui par tant de grandeur d'âme que les Allemands ne sont pas coupables et que la générosité est la seule politique digne de la France. La seule digne d'elle, c'est vrai, mais la seule qu'elle ne pratique pas !

— Il y a eu votre entrée ici, dit doucement Robert, il y a eu les moratoires, il y a eu Locarno...

— Des concessions ! Le traité reste. Ce traité qui n'est qu'un jugement. Ce traité imposé au loup par l'agneau vainqueur ! Ce traité qui fait de l'Allemagne une nation criminelle.

— J'ai grandi sous l'occupation allemande, dit gravement Robert, pendant cinquante mois...

— Je le sais !

Helmüt avait frappé avec violence sur le dos du fauteuil.

— Je le sais ! Notre occupation vous faisait souffrir, vous aviez faim ; vous aviez froid ; vous ne saviez rien des vôtres ; vous étiez, sous peine de mort, contraints à l'obéissance. Mais c'est là le sort de la guerre ; nous étions entrés chez vous en combattant et nos morts engraissaient vos plaines ; nous ne vous ôtions ni l'espé-

rance ni la fierté. Vous, vous êtes venus chez nous, dans la Ruhr, en pleine paix ; et vous avez parlé en maîtres dans un pays que vous n'aviez pas conquis. Nos soldats de Verdun, des guerriers qui, pendant quatre ans, s'étaient battus victorieusement contre le monde coalisé et qui, trahis par la racaille, s'en étaient remis à votre grandeur d'âme, vous les avez traités comme les Anglais ne traitent plus les hommes de couleur...

L'Allemagne ne vous le pardonnera pas. En entrant dans la Ruhr vous avez fait naître chez nous l'esprit de revanche. L'armée allemande, une armée de soldats et de héros honorée par tout un peuple, reverra le jour, et c'est contre vous qu'elle combattra... Oui, en entrant dans la Ruhr vous avez provoqué la troisième guerre franco-allemande...

Il ralentit sa marche, s'appuya au fauteuil de Robert :

— ... Et vous savez bien que je le regrette, mon petit Robert. Vous savez bien que, comme vous, j'aime et voudrais la paix.

— Nous partons ? demanda Robert en se levant pesamment.

Il passa la main sur son front et ses cheveux — un geste qui lui était familier — releva la tête comme faisait sa mère, parvint à sourire.

— Briand parle tout à l'heure. En l'écoutant, nous oublierons peut-être nos angoisses ; sa parole ne servirait-elle qu'à cela...

Puis il respira largement :

— Tout de même, Helmüt, il a osé affirmer, à la face de tous les Allemands et de tous les Français : « Tant que je serai là... »

— « ... Il n'y aura pas la guerre », oui, mais il est vieux, votre Briand ; lui reste-t-il seulement deux ou trois ans à vivre ?

Helmüt s'engagea le premier dans l'escalier.

— Les dieux, dit-il sans se retourner, ne lui laisseront même pas le temps, Robert, de voir monter sur l'horizon la nuée noire et verte du réveil romantique et militaire de ma patrie.

★

Briand s'approchait de la tribune. Robert entr'ouvrit les lèvres et son cœur battit à coups sourds et durs. Il y eut dans la vaste salle un silence si soudain que tout le monde dressa la tête.

L'homme était petit, mince, lointain. Il allait à pas tranquilles et semblait glisser, l'épaule en avant. Un tonnerre d'applaudissements — les mains, les pieds, les cris — le fixa sur place.

Il leva lentement la tête et on vit briller ses yeux bleus comme une échappée sur le ciel. Le tonnerre s'élargit, devint un grondement soutenu et solide, puis, lentement, s'assourdit, s'apaisa et mourut en houles frémissantes.

Robert avait saisi le bras de Helmüt. L'Allemand souriait, et la pâleur de ses joues minces reluisait.

La tête penchée et comme accrochée sur le devant du corps — une tête grise et hirsute, aux traits noyés d'ombre (on ne voyait guère, maintenant qu'il avait les yeux baissés, que la ligne tombante du nez et les moustaches fatiguées) — le dos rond, les mains — de longues mains blanches et dont les doigts s'agitaient comme des fleurs maladives — les mains en avant, un peu de côté toujours, Briand s'avançait.

Il fut devant la tribune, l'empoigna hardiment — comme une vague venue du fond de la mer, les applaudissements soulevèrent une fois de plus l'immensité de l'auditoire — se recueillit et attaqua.

La voix était faible ; une prière, une invocation ; dans un énorme silence toutes les têtes s'étaient levées ; les yeux brillaient ; les pommes d'Adam étaient bloquées sous les mentons serrés.

Le ton soudain monta, et l'on entendit passer sur toutes les lèvres un souffle de délivrance. Les mains de Briand étaient devant lui, à peine levées, tâtonnantes comme des mains d'aveugle ; on regardait ces mains étranges et pâles.

La voix devenait plus ferme, mais sans perdre sa chaleur ni baisser d'un ton. Robert était surpris, presque inquiet... A Gourdon — il avait entendu, retransmis par la radio, l'émouvant discours — Briand, parfois, donnait du creux, et, par instant, s'approchait du micro comme pour une confidence pudique et chuchotée.

Non, la voix, aujourd'hui, gardait ses charmes en réserve ; elle était surtout élégante et modérée ; digne, articulée, propre ; mais elle enchaînait vite, bousculant les négations, les liaisons et même les verbes pour savourer, légèrement, les grands noms généreux qu'elle rendait sonores.

La voix ne parle pas de la guerre, mais elle dit : les massacres. Elle n'appelle pas les morts, les pauvres morts de la Désolation qui ont droit au silence de la plaine féconde et préservée, mais elle évoque les voiles noirs sur le front des femmes. Elle ne dit pas, elle a la pudeur de ne pas dire l'incendie rouge et noir des villes, l'éventration des villages et le sang frais qui gicle ou sourd au flanc des soldats, mais elle rappelle les cités et les contrées dévastées et les hommes disparus ou mutilés.

Les mains s'élèvent à leur tour et s'animent, discrètes encore, mais sûres comme celles d'un prêtre; la tête, si lourde, a l'air, peu à peu, de se redresser. Les mères pourront regarder leurs enfants avec l'espoir que ceux-là ne seront pas déchirés un jour sur les champs de bataille. Les yeux bleus de Briand, sous leur broussaille grise, sont comme des gentianes dans l'herbe flétrie d'un été torride. On entend respirer longuement mille poitrines qui se libèrent enfin.

Le mouvement de l'orateur reste calme, sa voix, paisible et chaude. Helmüt se redresse sur son banc, s'arrache aux prestiges, se penche sur son jeune compagnon, sourit — les mâchoires lui font mal — lui souffle ardemment à l'oreille :

— Il est sincère. Il est toujours sincère quand il parle. Mais la politique n'est pas la poésie.

Là-bas, très loin, au delà du moutonnement des épaules et des têtes attentives, la voix a suspendu son flot. Comme si une grimace obscure ou un doute secret avait troublé le charme qui soutient l'orateur. La forte tête grisonnante s'est affaissée davantage, les mains ont l'air d'hésiter, l'épaule se voûte encore, écrasée. Personne n'ose lever les yeux.

Briand est seul avec lui-même. Il se recueille. Il débat. Il souffre. On l'abandonne à son drame.

Mais on a peur, pour lui, pour soi et pour tous.

Quand il reprend, enfin, l'angoisse desserre son étau.

Mais la voix est celle d'un travailleur au soir de sa journée, lente, durcie ; elle ne dit que des mots simples ; elle les redit pour se convaincre elle-même de leur vérité ; elle tombe et retombe sur les nuques inclinées.

— « C'est fini, la série des rencontres douloureuses et sanglantes... C'est fini la guerre entre nous ; c'est fini les longs voiles de deuil. »

L'affirmation, secrètement, reste inquiète. Elle demande qu'on l'approuve et qu'on s'engage derrière elle. Elle quémande l'adhésion.

Robert a saisi la main de Helmüt et la serre fortement. Helmüt ne se dérobe pas ; il sourit. Il sent déjà qu'il est trop tard. La prochaine rencontre sanglante, il la voit déjà, là-bas, à l'endroit où la plaine s'ouvre et semble s'offrir, au delà de la tour de briques et de sa garde dérisoire, au carrefour de la Désolation.

« Patriote et pacifiste », désespéré, tel est Helmüt ; vieilli, aigre, dominateur, c'est entre Robert et lui un dialogue qui ressemble presque toujours à une lutte. Helmüt sait que Robert est le fils d'Auberte ; pour Robert, Helmüt n'est encore que le plus prestigieux de ses confrères allemands.

Je viens de passer, dit Robert, les plus belles vacances de ma vie... Il est vrai, ajouta-t-il en riant, que j'ai toujours cette impression au lendemain de toutes mes rentrées. Ma mère est la meilleure des mères, affectueuse et attentive, et si jeune, si gaie ! A l'hôtel, certains soirs, on nous prenait pour un couple d'amoureux !

Tassé dans son fauteuil, Helmüt ne bougeait pas. Il souriait même d'un sourire d'encouragement qu'il avait adopté au début de l'entretien, une fois pour toutes, et qu'il arrivait à maintenir. Mais ses yeux, trop brillants, étaient merveilleusement attentifs ; il souffrait ; les mots du garçon lui labouraient le cœur ; il la voyait, blonde et rieuse comme autrefois, ici même, au milieu de tous ceux qui l'entouraient et lui faisaient fête.

— Elle m'attendait à la gare, disait encore Robert, et ce fut, à l'instant, comme si nous n'avions jamais été séparés...

Helmüt, lui, l'a attendue pendant plus de six ans, et, tout de suite, elle lui a échappé ; tout de suite, elle l'a trahi.

— Je vous ennuie peut-être, murmurait le garçon... Je vous parle si souvent de ma mère...

— Vous ne m'ennuyez pas !

Helmüt parlait d'une voix claire et forte, mais il avait peur, une peur panique, d'entendre soudain sa voix s'étrangler.

— Moi, j'ai à peine connu ma mère, et mon vieux père est un homme rude, incapable de montrer sa tendresse. Il ne m'a enseigné que des vertus.

— Mon père est un homme simple et bon ; mais il est rentré fort diminué de la guerre, mélancolique et résigné. Ma mère a quitté la maison ; depuis la fin de la guerre, elle vit à sa guise d'une petite fortune héritée des siens ; mon père ne semble pas souffrir de cette séparation...

Robert baissait la tête et sa voix se perdait.

— Votre père vit toujours à Guise, n'est-ce pas ?

Helmüt venait à son secours, Robert le sentit et lui sourit timidement :

— Oui, dans la petite maison du cimetière qu'il garde. Les vôtres et les nôtres reposent là-bas depuis la fin de l'été 1914. Le lieu est triste, vaste et beau comme le nom que lui donnèrent nos anciens : la Désolation. C'est une des portes de la France, Helmüt, et c'est mon pays : j'ai grandi à l'entrée de cette plaine et devant ce cimetière... Tenez... Tenez... (Robert tirait son portefeuille, l'ouvrait, cherchait une photographie.) Voici la plaine, la ferme, le bocqueteau, la maison, la fourche des routes, et, dans le creux, le champ des croix noires et des croix blanches...

Helmüt avait posé la photographie sur sa main.

— Voici mon père, disait encore Robert, et il avançait une autre photographie où l'on voyait Ludovic, casqué et barbu, devant l'affût d'un canon de 75.

— C'était pendant la guerre, poursuivit-il puérilement et comme en s'excusant, un vrai poilu !...

— ...Et voici ma mère, cet été, il y a un mois à peine...

La main de Helmüt renversa les deux premiers cartons pour se saisir, avec avidité, de l'image d'Auberte.

— N'est-ce pas qu'elle est belle ? demandait Robert.

— Oui... Oui...

La sueur couvrit les tempes de Helmüt, mais il put ajouter :

— Et vous lui ressemblez.

Puis il parvint à se lever, à passer dans la salle à manger, à crier d'une voix qu'il aurait voulue amicale et joyeuse :

— J'apporte des verres et du vin !

Il courut jusqu'à la cuisine, repoussa le verrou, rouvrit sa main, et, le dos au mur, contempla longuement le visage de celle qu'il aimait toujours. Elle avait vieilli ; la chevelure, généreuse encore, montait moins haut au-dessus du front moins calme ; les pommettes semblaient plus étroites et plus dures ; le menton s'était allongé, et peut-être que son rire n'ouvrait plus, de part et d'autre de sa bouche, ces deux fossettes... Oui, elle avait vieilli, elle vieillissait tous les jours ! Helmüt fourra la photographie dans sa poche, quitta le mur, fouilla dans le réfrigérateur, se saisit d'un plateau, prit deux verres et une bouteille, respira largement et revint...

— J'avais gardé la photo ! Je deviens de plus en plus distrait.

Il se forçait à rire.

Robert, tout rouge, reprenait trop vite l'image, et, trop vite, la resserrait dans son portefeuille. Sa main tremblait.

Il ferma les yeux et serra les mâchoires. Des images, furieuses et désordonnées, mais vagues, assiégaient son esprit. Il était renversé, piétiné, soufflété ; une grande femme hurlante lui crachait au visage. Et l'on voyait passer un Allemand à cheval, un officier maigre et vert sur une haute monture noire.

★

Auberte s'est installée pour quelque temps à Gex ; mais elle ne veut pas venir à Genève. Robert la presse, et souvent furieusement. Il pressent la vérité ; il n'ose pas aller jusqu'à la tirer au clair ; mais son amitié pour Helmüt est chaque jour plus orageuse ; la mort de Briand achèvera de les séparer.

— Briand est mort, cher petit Robert, et l'après-guerre est mort avec lui. Cette nuit est une nuit solennelle : le jour qui se lèvera demain sera le premier jour d'un nouvel avant-guerre...

Il rit en frappant sa cuisse du plat de sa main :

— J'ai eu ma guerre, vous êtes sûr désormais d'avoir la vôtre !

Puis il se laissa tomber dans son fauteuil et parut s'assoupir.

Debout, immobile, toute la nuit sur les épaules, Robert le regardait avec tendresse. Une cigarette achevait de se consumer dans un grand cendrier de cristal ; la fumée montait lentement, pure et bleue comme une espérance ; il y eut un rougeoiement soudain, un dernier petit nuage, et le feu expira.

Helmüt, longtemps plus tard, parut s'éveiller et il dit encore, sur un ton de parodie outrée :

— C'est fini, les chemins qu'on remonte malgré tout et malgré tout le monde ; c'est fini, l'espoir pour les nôtres et pour les vôtres ; c'est fini, l'apaisement, les mains tendues et les cœurs offerts.

TOUTES les cloches de la ville sonnaient en même temps, et, malgré la froidure de cette fin d'hiver, Robert, toutes grandes, avait ouvert ses fenêtres. Le soleil était apparu au-dessus du Salève ; l'or et l'argent semblaient couler à profusion sur les vieux toits et les murs vénérables de la cité de Calvin. Dans les temples, les fidèles rassemblés priaient avec ferveur ; on disait que Sir Arthur Henderson s'était joint à ceux de Saint-Pierre. On chantait des actions de grâces dans toutes les églises catholiques du canton. Les Juifs s'étaient retrouvés à la synagogue.

Le quai des Eaux-Vives et, au delà du lac, la longue avenue qui mène à l'Ariana étaient parfaitement déserts ; les journaux affirmaient qu'après tant d'années perdues à tergiverser la Société des Nations entreprenait enfin sa tâche principale : le désarmement.

Les rares passants étaient endimanchés ; les voitures qui transportaient les diplomates brillaient comme des jouets neufs ; merveilleusement vide et paisible, la ville semblait rajeunie ; comme un visage fraîchement lavé ou comme le front, les épaules et le buste d'une fille qui, soudain, sort de l'eau dans l'éblouissement du jour.

L'homme qui marchait, là-bas, dans son grand pardessus noir, c'était Helmüt. Robert ne le voyait plus, ou presque. Il y avait trop de questions qu'il brûlait de lui poser tout en redoutant de le faire.

— N'avez-vous pas passé à Guise une bonne partie de la guerre ?

En janvier, Robert était allé rendre visite à son père; ils avaient dîné, le soir, dans la petite maison du cimetière, en compagnie d'un vieux couple radoteur qui n'avait cessé d'évoquer en gémissant les misères de l'occupation.

— Et encore, disait la vieille, notre Boche crochu était moins méchant que le « Bagues aux doigts » du Nouvion ou le « Diable boiteux » de la Capelle ! C'était pourtant un uhlan ! Dieu du ciel, il fallait le voir cravacher son cheval... — Son cheval ? Qu'est-ce que je dis ? Un bel étalon qu'ils avaient ramassé chez M. de Ponticourt ! Mon pauvre Ludovic, il ne nous restait que les yeux pour pleurer !... — Il était jeune, notre Boche crochu, blond, élancé et de teint clair comme une fille...

Ludovic fourrageait dans sa pipe, emplissait les verres, s'éloignait pour aller recharger le poêle ou tirer du cidre à la cave. Robert écoutait l'ancienne avec une attention passionnée.

— Un drôle de nom qu'il avait, notre Boche crochu, long et fait de plusieurs morceaux.

— Comment s'appelait-il ?

— Je ne sais plus, et, à vrai dire, je ne l'ai jamais bien su ; j'avais déjà la vue basse en ce temps-là, et l'aurais-je eue meilleure que je n'aurais point lu leurs maudites affiches qui ne nous apportaient que du malheur... Ce diable d'homme, petit, parlait français comme toi et moi...

La vieille roula des yeux ronds et ajouta :

— Bien la preuve que c'était un espion depuis longtemps préparé à son méchant métier !

« Le Boche crochu », le cavalier mince et blond, l'officier de uhlans ?... Helmüt avait été officier de uhlans ; mais jamais il n'avait parlé de Guise ; jamais. Et même s'il s'agissait de Helmüt, rien ne prouverait encore que c'était avec lui qu'Auberte avait vécu à Genève. Le cœur de Robert se serrait, ses mains se mettaient à trembler ; une certitude serait-elle plus terrible que le doute ?

Schülter parlait quelquefois de Mme de Hagenberg.

— Elle a sans doute quitté notre ami pour rentrer en Belgique. Elle l'aimait, pourtant ; et lui l'aimait davantage encore. Une si belle femme, voyez-vous. Blonde, grande, forte et souple ; je lui trouvais un front de statue.

Robert résistait à la tentation de placer sous les yeux du banquier la photographie de sa mère.

Il n'oserait peut-être jamais accomplir les actes décisifs qui dissiperaient son ignorance. Il aimait sa mère et voulait jusqu'à son dernier jour pouvoir la regarder sans rougir. Si elle avait travaillé pour les Allemands, encouru le blâme de tous et la haine, c'était pour lui, pour qu'il pût manger à sa faim et grandît sans connaître les affres de la misère. Si elle avait quitté son mari pour partir avec quelqu'un qu'elle aimait ou croyait aimer, elle n'avait jamais négligé son enfant, et Robert savait qu'il avait été nourri de tendresse plus qu'aucun fils au monde. De quel droit irait-il la juger ?

Pourtant, depuis leurs adieux de Gex, il lui écrivait avec moins d'abondance facile, et, quand ils se retrouvaient à Paris ou à Dijon — elle aimait faire la moitié du chemin — il ne l'embrassait plus avec la même spontanéité joyeuse ni la même ferveur.

Il la regardait quelquefois, comme on regarde quelqu'un qu'on connaît depuis longtemps, mais trop mal encore, et qu'on n'aime pas jusqu'à l'abandon. Il observait et mesurait les fatigues de son visage : les yeux plus durs et les paupières alourdies, les rides qui griffaient son front clair, ses cheveux moins éclatants, son pas moins vif, et jusqu'à l'excès de splendeur de ses épaules. Et ce vieillissement, quoi qu'il en eut, lui faisait plaisir.

Quant à Helmüt, Robert savait aussi que la conversation de l'Allemand, pour si ardente qu'elle fût toujours, ne lui apporterait plus ni réconfort ni surprise. Briand était mort, et, avec lui, ce qui avait été l'espérance de l'officier prussien et la foi du jeune Français.

Ce matin-là, pourtant, ce clair matin, Robert accéléra le train pour rejoindre Helmüt et l'aborder.

— Alors ? dit-il sur un ton joyeux.

— Alors, Robert, alors ?... Comme toutes ces cloches emplissent magnifiquement ce ciel si pur, n'est-ce pas ? Elles raffermissent le cœur des hommes... Mais je crains fort que Dieu ne les entende point.

Il sourit.

— Savez-vous que les six grandes nations de la conférence ont chacune leur plan de désarmement ? Belle époque pour les juristes ! Pour nous, pauvres diables d'informateurs, le papier ne va pas manquer !... A votre avis, dit-il encore, la comédie fera-t-elle long feu ?

Et comme Robert ne répondait pas, il poursuivit :

— Je croirais volontiers, pour mon compte, que nous en avons pour quelques années. Songez, mon cher, que treize ans de paix n'ont pas suffi pour qu'on arrive à mettre au point une définition satisfaisante de l'agresseur...

Il partit à rire :

— Salvador de Madariaga nous a confié hier soir que la conférence se proposera très vite de désigner un comité restreint chargé d'établir une distinction sans équivoque entre les armes défensives et les armes offensives ; les premières resteront permises ; les autres seraient strictement rationnées.

Il prit Robert par l'épaule.

— Madariaga ajoutait que le distinguo est plus difficile que ne le croit le simple bon sens. Un bouclier, disait-il, un bon gros bouclier de guerrier gaulois ou de chevalier de croisade devient une masse d'armes quand on le prend par un bout pour assommer l'adversaire à grands coups.

Il ralentit le pas.

— Me voici chez moi ; je ne vous dis pas au revoir puisque, tout à l'heure, nous déjeunons ensemble chez Moumard.

— Un des plus intelligents de nos fonctionnaire permanents, ne croyez-vous pas ?

— Mon cher, tous les fonctionnaires permanents sont des gens intelligents. Professeurs mal payés, diplomates sans fortune, médecins à clientèle variable ou ingénieurs en mal d'usine, nous les retrouverons ici fort gravement occupés à ne pas faire grand'chose. La ville est agréable ; les maisons que la bourgeoisie genevoise met en location sont confortables ; les bonnes tables françaises se trouvent à deux heures de voiture, les champs de ski aussi, et, surtout, le franc-or fait prime dans tout ce continent ruiné.

Il leva le nez comme pour humer l'air frais du matin :

— Si vous revenez de la deuxième guerre mondiale, mon petit Robert, un bon conseil : précipitez-vous, dès le lendemain de la démobilisation, vers les fauteuils des institutions internationales ; car il y en aura de nouvelles, vous verrez, les nôtres auront tellement déçu que les vainqueurs magnanimes se sentiront obligés d'en faire d'autres !... A tout à l'heure !

★

Les Moumard habitaient, dans la noble rue des Granges, l'hôtel d'une des plus illustres familles de mommiers (1) genevois ; ils en avaient chassé, en renchérissant sur le loyer, un clan de grimpions (2) installés là depuis moins de vingt ans ; les mommiers trouvaient l'opération doublement avantageuse : elle vengeait leur vanité blessée et les enrichissait

Le grand portail était ouvert sur la cour dallée où de puissantes voitures — la Delage des Moumard, une Bentley, une Mercédès, une Delahaye et un splendide cabriolet de marque italienne — venaient de se ranger. Robert regarda la belle façade sévère, ordonnée tout entière sur l'unique étage, puis il caressa de l'œil le cabriolet mince et long, reluisant et comme ramassé sur ses roues blanches.

Rose Moumard était une femme de quarante-cinq ans au moins, mais que son âge n'embarrassait point ; comme Auberte, elle riait aussi souvent et aussi largement qu'elle en avait envie ; elle ne portait pas de masque ; elle ne craignait pas de se donner des rides ; le temps griffait ses tempes et elle continuait quand même de plisser les paupières pour sourire et de relever les sourcils pour s'étonner ou se mettre en colère.

Elle était née paysanne ; sans affecter de s'en vanter, elle ne s'en cachait point. Robert prenait pour du naturel — mais peut-être avait-il raison — sa parole volontiers directe et brutale, son entrain et certaines de ses ingénuités.

— Mon cher, dit-elle, si je n'avais pas l'âge d'être votre mère, je croirais que vous me faites la cour ; ces fleurs, ces bonbons... Vous ne connaissez pas ma fille Pernette ? (Familièrement elle avait pris le garçon par le bras.) Joli nom, Pernette, hein ? Si j'en crois le curé de notre coin, c'était celui d'une arrière-grand-mère de Georges. Pernette veut faire du journalisme. Vous allez lui donner des conseils. Vous pourrez même lui conter fleurette, ça l'amusera. Tous ceux qui prétendent que les Françaises sont de fragiles poupées et que les Français sont petits, bedonnants, tordus et binoclards changeront d'avis en vous voyant... Pernette ! Pernette ! Je te confie mon ami Robert !

Oui, Pernette était belle, aussi belle qu'Auberte autrefois, grande comme elle, le front vaste et des yeux à contenir tout le ciel. Mais Pernette avait le teint plus blanc — trop blanc ? — et ses cheveux tournaient au roux. Elle quitta Helmüt pour venir à Robert, l'emmener, le conduire jusqu'à son père, le présenter à l'ambassadeur Daurelles — un monsieur très grand et très maigre qui portait avec arrogance un ventre pointu et incongru d'hydropique — à Georges Imbert, « un de nos compatriotes, disait Pernette, qui représente ici je ne sais quelle république lointaine... Comme ce n'est pas celle qu'il représentait l'an passé, ni celle qu'il représentait il y a deux ans, ni celle qui l'avait d'abord choisi pour ambassadeur au lendemain de la guerre, personne à Genève, pas même Georges Imbert, ne s'y reconnaît à présent... Georges Imbert traite les républiques lointaines comme un don Juan les femmes faciles... »

— Insolente ! répliqua Imbert, rieur et grondant. Et cependant il posait sur Robert un regard qui semblait vaguement étonné.

— Vous vivez à Genève depuis longtemps, monsieur ?

— Depuis moins de trois ans.

— Nous ne nous sommes jamais rencontrés ?...

— Je ne crois pas.

Il y avait aussi un grand jeune homme brun, Anglais ou Canadien, qui rentrait d'Extrême-Orient où il avait accompagné lord Lytton, parti dans le dessein de donner à la dernière guerre sino-japonaise un règlement satisfaisant.

— Nous avons eu la terrible impression, disait-il avec sérieux, que nous n'arriverions pas à mettre au point les bases de ce règlement avant que n'éclate une seconde guerre entre les mêmes adversaires. C'était à désespérer. Le chef de la mission, dans les derniers temps, était continuellement de méchante humeur.

Helmüt riait :

— Entre Français et Allemands, disait-il, nous faisons beaucoup mieux les choses. Nous laissons aux diplomates le temps d'aviser, de conférer, d'établir et de signer des conventions et des pactes. Nous laissons même aux fonctionnaires permanents le loisir d'enquêter, d'établir des statistiques et de bâtir des plans. Nous allons jusqu'à permettre au monde, après treize ans de réflexion, l'ouverture d'une conférence générale du désarmement.

A table, Robert put bavarder avec Pernette pendant qu'on écoutait l'ambassadeur Daurelles rendre des oracles, Moumard jongler avec les chiffres, Rose Moumard et Imbert se jeter à la figure les moyennes éblouissantes de leurs voitures. Pernette était gaie, simple, drôle ; une charmante camarade.

Elle venait de faire un long séjour aux Etats-Unis et elle se proposait d'y retourner et d'essayer d'y faire son trou dans les affaires ou dans le journalisme ; en Europe, disait-elle, et pour une femme, le journalisme ne mène à rien d'important ; nous nourrissons encore trop de vieux préjugés...

A plusieurs reprises, Robert surprit sur lui le regard d'Imbert. Il en fut importuné et même, à la fin, franchement agacé.

— Cet Imbert, dit-il à Pernette, vous le recevez souvent ?

— Je ne sais ce qu'il vous trouve, dit-elle, mais vous l'intéressez beaucoup. On ne m'avait jamais dit qu'il était de mœurs particulières, au contraire !... Au cours de son premier séjour ici — c'est ce qu'a vaguement prétendu la rumeur — il aurait séduit la femme de votre confrère Hagenberg, et c'est un peu pour jouer avec le feu que mam' a invité ensemble, aujourd'hui, le Prussien et l'Auvergnat ; on s'embête tellement dans cette ville trop sage !

(1) Familles de la plus ancienne bourgeoisie calviniste.

(2) Familles bourgeoises d'origine moins ancienne que les mommiers, mais qui prennent dans la société, depuis la fin du XVIIIe siècle, une importance grandissante : ils « grimpent » ; d'où leur nom.

Robert se pencha sur son verre et but très lentement.

— Vous avez connu Mme de Hagenberg ?

— J'étais une gamine, en ce temps-là. Et puis le souvenir de la guerre était encore si frais, mam' sortait de sa province — mon auguste père, cher monsieur, avant cette guerre, enseignait l'histoire de France aux gustauds d'un lycée du Sud-Ouest — nous n'aurions jamais osé inviter des Allemands chez nous !

Elle rit.

— On dit que Mme de Hagenberg était fort belle. Ce n'était d'ailleurs pas une Allemande, si j'ai bien compris, mais une Belge. Un jour, je ne sais plus quel Suisse s'est amusé à dire à mam' — et c'était un compliment — que Mme de Hagenberg et elle se ressemblaient comme deux sœurs jumelles.

Robert respirait mal. Jamais, dans l'appartement de Helmüt, il n'avait vu de portrait de Mme de Hagenberg; Helmüt avait même fait disparaître, impitoyablement, tout ce qui, chez lui, aurait pu rappeler le souvenir d'une femme. Robert regarda Rose Moumard qui, tout aussitôt, lui sourit. Elle avait le front haut et la coiffure hardie d'Auberte, des yeux bleus, un grand air d'insouciance et de bonté.

Au moment où l'on allait passer au jardin, quelqu'un rappela qu'en ce début d'après-midi l'agitateur Hitler parlait à ses partisans et que la radio retransmettrait son discours. L'ambassadeur Daurelles, « qui connaissait bien l'Allemagne », secoua ses épaules de poulet :

— Un ouvrier, dit-il, et de la mauvaise espèce. Qui plus est, un Allemand de seconde zone. Jamais ce grand pays ne consentira à l'accepter ; un jour ou l'autre, vous verrez, l'Allemagne le rejettera... (1) Je suis certain, ajouta-t-il, que M. de Hagenberg et Bärendorf pense comme moi.

Il inclina la tête dans la direction de Helmüt qui sourit en ployant tout le buste.

Mam' s'était approchée vivement de la radio et tournait les boutons. Il y eut quelques grincements et deux ou trois pétarades qui leur donnèrent le temps, à tous, d'interrompre leurs bavardages et de se retourner, puis la voix, métallique et enrouée, emplit la salle à manger, alla se fracasser sur les hautes boiseries de chêne ciré et franchit furieusement les trois portes-fenêtres qui donnaient sur le jardin. On entendait aussi, pesante, la respiration d'une foule domptée.

— Vous voyez, dit l'ambassadeur Daurelles avec un petit sourire fané, moi-même je ne comprends pas ce qu'il dit, son allemand m'échappe... (2).

Mam' referma le poste et l'on se dirigea vers les charmantes tables rondes, sous les bosquets.

(1) et (2). On n'invente pas de pareils propos.

L'AMBASSADEUR Daurelles n'est qu'un solennel imbécile. Pour Helmüt, les dés sont jetés, la guerre franco-allemande est inévitable ; par devoir, mais sans conviction, Helmüt se fait nazi ; il l'annonce à Robert en même temps que sa décision de ne plus le revoir. Vainement, Robert tente de lui arracher une confidence : qui fut Mme de Hagenberg ?

La Conférence du Désarmement s'enlise. Robert et Pernette travaillent ensemble ; l'amour naît entre eux. Mais, à l'entrée de l'automne 1934, Robert quitte Genève pour aller accomplir son service militaire. Il entre à l'Ecole militaire de Saint-Cyr.

« Saint-Cyr, 22 octobre.

» Helmüt,

» J'ai longtemps hésité avant de me déterminer à vous écrire pour essayer de reprendre un dialogue auquel vous avez décidé de mettre fin, il y a six mois déjà.

» Mon entrée dans cette école — par la petite porte, car je ne suis qu'un aspirant de réserve — et la vie que j'y mène depuis trois semaines m'ont profondément bouleversé. J'apprends à tuer des hommes, et cet apprentissage me révolte.

» Je sais que vous avez lu ce que j'ai écrit pendant les cinq derniers mois de ma vie genevoise puisque, par trois fois, vous m'avez fait l'honneur de me citer — pour me répliquer et, surtout, pour éclairer vos compatriotes sur l'opinion « des rares Français restés clairvoyants et virils » — vous êtes donc bien persuadé que, dès le mois de mai, il ne me restait plus d'illusions sur l'avenir de la conférence et sur celui de la paix ; en même temps que vous, ou presque (vous serez peut-être tenté de penser, dans votre bel orgueil: « grâce à vous »), j'ai senti et compris que le moment des rencontres pacifiques et des tentatives de réconciliation et d'apaisement était passé.

» Je dis « le moment » et non pas « le temps », car je crois comme vous que les chances de la paix n'ont même pas duré une saison.

» Mais j'ai la nostalgie de cette brève saison, je la garderai toujours, et je suis d'abord anxieux de savoir, Helmüt, si cette nostalgie vous habite aussi, ou bien si, au contraire, vous marchez sans regret ni tristesse vers l'effroyable avenir ?

» Au moment des rencontres de Briand et de Stresemann j'étais étudiant et je me préparais avec ferveur à un métier, professeur ou journaliste, j'hésitais encore, qui me permettrait de contribuer, dans le sens de leur bien, à l'éducation des hommes. Pour moi, l'avenir pacifique du monde dépendait de l'entente de nos deux pays ; je nourrissais cette conviction depuis mon plus jeune âge. J'ai grandi, vous le savez, à deux pas d'un cimetière où reposent nos morts et les vôtres, et ma maison natale s'élève au bord d'une de ces plaines prédestinées par la géographie à la furie des combats ; par deux fois, à cinq ans et à neuf ans, j'avais dû m'enfuir avec les miens devant la mêlée des soldats. Le drame franco-allemand fut toujours pour moi un drame personnel.

» Pour la première fois de ma vie, en 1925, à Stuttgart, il me fut donné de rencontrer de jeunes Allemands qui ne portaient pas l'uniforme. J'avais le cœur serré d'appréhension. Il y avait là — c'était un de ces rassemblements de jeunesse que les gens de Genève et les pacifistes provoquaient à toute occasion — non seulement des Français et des Allemands, mais des Anglais, des Italiens, des Américains, des Polonais, des Hindous, que sais-je encore ? Je n'avais d'yeux que pour les vôtres. Je ne fréquentais qu'eux. J'étais de tous leurs jeux et de toutes leurs parlotes. J'avais même sollicité et obtenu l'autorisation de prendre mes repas avec eux et de loger dans l'un des deux hôtels affectés à leur « délégation ». (On employait dans ce petit monde le langage même de l'organisation genevoise.)

» Très vite je m'aperçus qu'ils recherchaient les Français avec curiosité et même avec passion ; dès le troisième ou le quatrième jour, ils prirent l'initiative de réclamer une redistribution des logements qui leur permettrait d'habiter avec nous et nous avec eux. Beaucoup de Français furent surpris de cette audace : elle leur parut indécente... (nous n'avions pas encore oublié nos morts et le respect que nous leur devons). Je demandai la parole pour appuyer la proposition allemande ; j'expliquai que la rencontre n'avait de sens que si elle rapprochait Français et Allemands, que les Anglais, les Italiens ou les Hindous, dans notre affaire, n'étaient que des comparses. Je m'échauffai très vite, je finis par brûler d'enthousiasme ; on se moqua gentiment de moi ; on finit pourtant par me donner raison, j'avais étonné les esprits, mais touché les cœurs.

» Au moment du retour, je fus acclamé sans retenue et — ce qui est bien plus précieux et significatif — remercié, de jeune homme à jeune homme, par mes compagnons les plus froids.

» Aujourd'hui, Helmüt, ces mêmes garçons allemands marchent au pas et brûlent de porter les armes ; ces mêmes garçons français sont passés par la caserne ou l'Ecole militaire : ils ont appris, avec une parfaite application, la science élémentaire du combat. Et si les premiers pensent à un ennemi (et ils ne peuvent pas ne pas y penser), c'est bien à nous qu'ils pensent d'abord, c'est bien à leurs compagnons de Stuttgart. Et ici, dans cette maison de la tradition, la moindre hypothèse théorique qui met en scène un adversaire supposé avec un naturel parfait, que cet adversaire est allemand.

» Les habitudes héréditaires, chez vous et chez nous, l'ont dès à présent emporté sur les résolutions raisonnables.

Pourtant, tous les Français savent, dans le secret de leur cœur, que la guerre ne peut apporter autre chose qu'une ruine plus profonde et de nouveaux massacres ; et tous les Allemands doivent savoir, n'est-ce pas ? que la guerre ne résoudra aucun des problèmes allemands. Tous les Français et les Allemands savent, et de science bien amère, que le crime collectif ne paie plus, et cependant le crime, aujourd'hui, est en train de se nouer. Innombrables sont ceux qui l'acceptent déjà, plus nombreux encore sont ceux qui s'y résignent, en France comme en Allemagne, sans voir, Helmüt, que cette résignation rend le crime possible et que ce consentement le légitime.

» Vous m'avez dit un jour, un jour de désespoir et tout au début de notre camaraderie, que la guerre, en fin de compte, n'avait pas d'autre origine que la méchanceté de l'homme, qu'elle n'était que l'expression de sa nature originellement corrompue et criminelle. Elle est donc fatale, avez-vous ajouté, c'est une loi de l'espèce ! Puis vous vous êtes levé, Helmüt (je vous revois, mince et blond, le pas dansant et léger, la tête haute), vous avez respiré largement avant d'ajouter, avec un charmant sourire d'excuse :

» — Mon petit Robert, c'est la longue hérédité luthérienne qui parle par ma bouche... Allons, allons, » l'homme vaut sans doute mieux qu'il n'y paraît ! »

» Helmüt, si c'est la nature de l'homme qui est seule en cause vous n'avez pas à me répondre ; mon travail dans cette école n'a besoin d'aucune justification : j'apprends à accomplir, aussi parfaitement que possible, le destin de l'espèce, et je dois et je puis le faire dans le repos du cœur et le calme de l'esprit.

» Mais si c'est la société moderne qui est mal faite, si c'est la civilisation européenne qui est corrompue, si c'est le désordre du monde qui engendre la guerre, si ce sont les gens de Genève — ceux qui veulent une économie et des finances planifiées, un gouvernement supra-national, un désarmement moral profond — qui ont raison, mon devoir est d'être avec eux et ma place n'est pas ici ; et vous, Helmüt, que faites-vous donc dans un parti de haine à qui vous avez remis, délibérément, le sort de votre Allemagne ?

» Si c'est la société qui est mauvaise, si c'est notre monde qui est mal fait, nulle part le mal et le désordre ne sont plus éclatants que dans la maison où je vis à présent et dans le parti d'aventure et de guerre au service duquel vous travaillez aujourd'hui. »

★

« Saint-Cyr, 4 décembre.

» Ma chère Pernette,

» Vraiment, je n'ai jamais été aussi malheureux, aussi continuellement malheureux. Ton « élégant chauffeur », Pernette, n'est plus qu'un pauvre grand que mille misères, à longueur de journée et de nuit, assaillent et tourmentent. Je suis désemparé comme un rafiot qui a perdu moteur, mât, gouvernail, réserve d'eau, outils du charpentier, capitaine et officier en second au beau mitan des eaux déchaînées du plus grand des océans du monde.

» Ces gens me rendront fou... Pire : ils m'hébètent. Tu me retrouveras, dans un an, « rêveux et rassotté », ahuri, incapable de marcher droit, de former une pensée, souriant en retard ou à contre-temps, obsédé par la poussière comme une femme de ménage de bonne conscience, sursautant au moindre cri, le cœur ému comme celui d'un oiseau quand retentit un coup de sifflet, les mains toujours hors des poches, les cheveux courts et la nuque rasée, la mémoire encombrée de détails inutiles, le menton dressé fièrement et les yeux à six pas.

» L'armée française m'apparaît comme une école singulière : l'ignorance y passe souvent pour vertu ; l'aspect, la mine (la gueule comme ils disent) suffisent et tiennent lieu de tout ; on y professe l'inutilité de l'outil, la vanité de l'instrument ou de l'appareil ; on finit par y faire de l'impréparation technique un dogme et par la présenter comme la condition d'une victoire élégante.

» L'œil rond, le jabot en avant, la poitrine gonflée, le jarret maigre et tendu, dressé sur ses éperons comme sur des ergots, le Bouvreuil, notre cher capitaine instructeur, a toute la suffisance du coq, ce bel oiseau, Pernette, dont les étrangers qui ne nous aiment pas disent volontiers qu'il nous représente parfaitement.

» — Le téléphone de campagne ? La radio ? Marchent » jamais, m'entendez, jamais ! Expédiez un type, un » vrai type qui galope !

» Notre Bouvreuil triomphe en ce moment à propos d'un canon antichars, dont tout le monde parle, que les revues étudient, que les manuels décrivent, que les commissions compétentes examinent à Genève, dont notre plan d'instruction prévoit l'apprentissage et l'usage, mais dont l'Ecole, la grande école militaire d'une France menacée par la guerre, ne possède pas encore un seul exemplaire (1).

» Le Bouvreuil a fait dessiner sur un tableau noir, grandeur nature, le portrait de cette « nouvelle » saleté ». Nous dressons le tableau noir au beau milieu de la campagne ; nous plaçons devant, pour le dérober au regard de l'hypothétique adversaire, des briques, des ronces, des cailloux, des branchages ; à cheval sur son tableau — nous n'apercevons plus que son casque — le Bouvreuil hurle : ta-ta-ta ! ta-ta-ta-ta ! Il tire sur de petits drapeaux immobiles qui sont des chars en mouvement. Chacun à notre tour nous remplaçons le Bouvreuil et chevauchons le tableau noir.

» La guerre fond sur nous ; la faillite de la Conférence, faillite qui fut évidente dès les premiers jours des travaux, la rend inévitable et prochaine. Le Bouvreuil lui ôte tout son sérieux, toute sa gravité. Comment croire, quand on l'entend crier comme un garnement batailleur, s'agiter, parader, perdre son temps et gâcher le nôtre à des riens, comment croire qu'il s'agit de la vie et de la mort de la jeunesse du monde ? Vue des rangs de la compagnie du Bouvreuil, la guerre m'apparaît comme une bouffonnerie.

» Et pourtant le Bouvreuil fait profession de réalisme ; il vénère comme un maniaque ce qu'il appelle, dans son jargon, le « cas concret »...

» — Vous êtes ici, le Boche est là (il ne dit pas » l'ennemi, mais le Boche, et, mon Dieu, il n'a pas tort, » car c'est bien contre les Allemands qu'une fois de » plus nous irons nous battre) ; oui, le Boche est là, » qu'est-ce que vous dites ? (Il s'agit de répondre dans » les formes et sur un ton martial, sur un ton martial, » surtout.) Qu'est-ce que vous faites ?... Etes-vous bien » dans « la chose » ?

» « La chose », pour le Bouvreuil, de qui le langage est quelquefois étrangement pudique, « la chose » signifie tantôt la boue, la gadoue, l'effroyable mélasse du terrain d'exercice ou du champ de bataille, et, tantôt aussi, la guerre, la vraie, quand les chars seront des chars et non plus des drapeaux, quand les grenades feront autre chose que du bruit, que les cartouches à blanc seront remplacées par de vraies cartouches et que les Boches seront des Boches et non plus le « parti » d'en face.

» — Etes-vous bien dans « la chose » ?

» — Pas encore, Bouvreuil, pas encore, mais ça » viendra, soyez-en sûr.

» J'apprends ici mille choses, Pernette : à ramper, à sauter, à tourner sur place, à me cacher derrière un arbre, au creux d'un fossé ou au pied d'un mur, à compter jusqu'à quatre ou jusqu'à quarante, à baisser la tête quand siffle un projectile, à lever le nez pour voir passer les avions, à creuser un trou et à regarder les gens dans les yeux ; nous passons de longues heures à cet apprentissage de ce que nous faisions si bien quand, sur nos dix ans, nous courions les champs et les bois.

» J'apprends à saluer du sabre, à marcher en suivant une ligne droite ; j'apprends à démonter, à remonter, à redémonter, à reremonter des armes déjà déclassées et qui, si elles ne l'étaient pas, serviraient à mes hommes (c'est ainsi qu'on appelle, justement et avec une rare noblesse, les soldats de la République) et non pas à leurs officiers.

» Je sais par cœur — par cœur comme au catéchisme — des nomenclatures infinies et fastidieuses, des colonnes de chiffres qui ne seront plus vrais demain, des formules toutes faites et parfaitement vaines, des mots, des mots que je vais, dans l'ordre prescrit, dégorger sur la poitrine décorée de messieurs mes instructeurs. J'oublie tout en remontant l'escalier, puisque aussi bien un petit livre rouge, et qui tient dans ma poche revolver, renferme toute cette science dans un ordre parfait.

» Mais je n'ai jamais vu un char — pas même un vieux Renault de 1918 ; je joue les artilleurs, à cheval sur un tableau noir ; je ne sais pas conduire un camion ; et si j'ai appris tout ce qui distinguait l'avion de chasse de l'avion de reconnaissance, je ne me suis jamais approché d'un appareil, ni même d'un terrain.

» Depuis deux jours, enfin, on s'est mis à nous enseigner le style ; nous saurons faire des rapports et remplir des états ; et comme tout le monde a l'air de supposer que nul d'entre nous n'a l'esprit suffisamment

(1) Il s'agit du canon de 25. Il n'avait pas encore fait son apparition à Saint-Cyr dans l'hiver 1934-1935.

clair, on nous bourre de recettes et de formules ; car la correspondance militaire, Pernette, doit ressembler à celle des parfaits fiancés du manuel que nous avons acheté chez le bouquiniste de Thonon et qui nous donna tant de joie !

» Une fois par semaine, harassé de fatigue, j'écoute des leçons de géographie qui décrivent sommairement nos frontières. On nous donne aussi des leçons d'histoire militaire ; elles sont précises et vibrantes, celles-ci, elles nous élèvent l'esprit et fortifient notre courage ; elles se rattachent à ce qu'il y a de meilleur dans cette maison : la tradition de l'héroïsme ; mais que nous disent-elles de la guerre de demain, de la guerre que nous aurons à faire ?

J'ai peur d'être injuste et de céder au découragement parce qu'un long ennui m'accable. Voyons, voyons, je dois le reconnaître, ce Bouvreuil dont je te dis tant de mal, il m'arrive souvent d'admirer son caractère ou, plus exactement, sa bravoure.

» Il ira fort crânement à « la chose », j'en suis persuadé. Il y est allé deux fois déjà. Il oubliera femme et enfants, avancement et promenades à cheval, et saura mourir pour la patrie, pour l'honneur, pour la France.

» Si le Bouvreuil connaissait la musique et se faisait tambour-major, il s'avancerait d'un pas ferme à la rencontre des chars allemands, au son de *la Marseillaise*, comme le tambour-major et les musiciens de la Désolation ont marché sous la pluie des mitrailleuses ; et avec la même crânerie, le même chic, la même sottise éblouissante.

» Je voudrais te dire aussi combien m'émeut profondément la noblesse de cette vieille Ecole ; sa fière devise; les belles leçons de sacrifice qu'elle a toujours données ; le sang que ses anciens ont généreusement versé sur tous nos champs de bataille ; les grands noms chargés de gloire dont elle baptise, parce qu'elle en a le droit, ses dortoirs, ses cours, ses salles d'études et ses amphithéâtres : noms de victoires françaises, noms de généraux morts au champ d'honneur, noms de chefs prestigieux, noms de jeunes gens sans peur ni reproche ; parcourir cette maison, c'est marcher dans une clameur de gloire.

» J'en sortirai bon soldat d'une guerre à l'ancienne, bon voltigeur d'infanterie légère, capable de marcher au pas sans faiblir à l'étape, de déguerpir ou de bondir vivement, de boucler mon sac « en vitesse » et de mettre presque à tout coup la balle au but. Mais où sont les ingénieurs qui conduiront la guerre future et les mécaniciens qui la feront ? Car cette guerre ne sera que la forme agressive de la grande industrie, et personne, en France, personne, ici, ne « veut le savoir ».

★

« Saint-Cyr, 4 janvier.

» Chère maman Auberte.

» Non, je ne comprends pas ton refus et je ne puis l'admettre. Que veux-tu que je réponde aux Moumard ?

» Pernette et moi nous nous aimons à la mode d'aujourd'hui, maman Auberte, c'est-à-dire sans fla-fla ni élans fous, sans tourment intérieur (le monde comme il va nous réserve assez de douleurs, de surprises horribles et de grandes catastrophes pour qu'il nous paraisse sage de n'y rien ajouter de notre chef). J'accomplis en conscience mon service militaire, et Pernette, en Amérique, achève son apprentissage de journaliste. Elle aurait pu m'attendre à Genève, bien sûr, vivre sagement entre papa et maman, gagner Paris un dimanche sur deux pour m'y rejoindre, se promener à mon bras, te rendre visite, boire ton thé, croquer tes gâteaux, reprendre son train après m'avoir accompagné à la gare Montparnasse, m'écrire tous les jours, me répéter tous les jours, en variant le ton, qu'elle m'aimait, me chercher querelle, se plaindre, se réjouir, compter les jours comme je les compte ici... Tout cela, maman Auberte, eût été bel et bon, mais elle n'en a pas voulu, ni moi non plus.

» Pernette a un métier, le même que le mien ; elle s'y perfectionne pendant que je perds la main, c'est une admirable compensation ! 5.000 kilomètres entre nous ? La distance ne change rien au fait que nous sommes séparés et que, jusqu'au mois de mars, il nous faudra vivre séparés.

» Maman Auberte, tu le vois, d'un bout à l'autre, ta lettre me fâche !... J'ai envie de te tirer les cheveux, ou de te faire la nique, ou de pleurer dans ton cou. Ne serais-tu donc plus ma maman, ma douce maman, celle qui dit toujours oui, celle qui comprend toujours mon cœur, ma vraie maman Auberte ?

» A la fin du mois de mars, dans moins de trois mois, donc, je sortirai d'ici, je serai nommé sous-lieutenant, et l'armée, magnanime, m'accordera quinze jours de « détente ». Pernette reviendra ; j'irai à Genève ; les Moumard annonceront nos fiancailles ; il y aura un grand repas (les Moumard n'ont qu'une fille), des fleurs, des compliments, de la musique, beaucoup de joie dans le cœur de Pernette et le mien ; et je veux que ma jeune maman, ma seule maman, ma maman de toujours soit là, devant moi, devant nous... »

★

« Saint-Cyr, 6 janvier.

» Chère maman Auberte,

» Ne cherchons plus à ruser.

» Tu as vécu à Genève et les gens que tu as connus là-bas — il n'y a pas dix ans de cela — ne t'ont pas oubliée ; on n'oublie pas un visage aussi beau que le tien, une allure aussi noble, tant de douceur alliée à tant de force. Ces gens, tu ne peux pas les revoir. Essayons de parler franc... Tu as quitté Genève à la suite d'un accident de ski ; n'est-ce pas ce que tu m'a dit ? Pauvre maman, ton sourire était si triste que j'ai détourné les yeux ; je n'arrivais pas à te croire ; il m'a fallu beaucoup de courage pour retenir toutes les questions qui me brûlaient les lèvres.

» J'étais déjà assez grand, vois-tu, pour savoir qu'on ne quitte pas une ville et qu'on ne change pas toute sa vie à la suite d'un accident de ski. Pendant que les médecins te pansaient — ils voulaient me chasser, j'ai fait une fausse colère, tu es entrée dans mon jeu, tu les a suppliés d'avoir pitié de moi et j'ai pu rester — j'ai regardé, maman Auberte, en rougissant de honte, j'ai regardé. Un accident de ski ne creuse pas, sous l'épaule et vers le cœur, un trou rouge et bleu comme une étoile.

» J'ai souvent pleuré, la nuit, pendant les premiers mois de notre séjour à Paris, lorsque j'éprouvais jusqu'à la terreur le sentiment que, puisque tu me cachais une part douloureuse de toi, tu n'étais plus tout à fait et aussi complètement ma maman Auberte. (Tu avais appartenu à quelqu'un ; je maudissais cet inconnu, ce ravisseur ; je haïssais cet espace de ta vie qui m'avait échappé, ce temps que tu avais passé loin de moi, ces replis de ton cœur où je n'étais pas et ne serais jamais.)

» Et puis je me suis aperçu que ces jours de Genève n'alourdissaient pas ta gaîté, n'altéraient pas ton beau naturel, que tu paraissais aussi neuve que si tu étais née le matin même de ton retour. Sur ce passé, mystérieusement, les eaux d'un étang semblaient s'être refermées. Je t'admirais; j'admirais ta puissance d'oubli et la fécondité souveraine de ta jeunesse et de ta joie.

» Quand je fus moi-même établi à Genève, je te le jure, je n'ai jamais cherché à découvrir un secret qui n'était pas le mien. Je savais déjà trop bien que le bonheur s'achète souvent par le silence et l'ignorance.

Je souhaitais seulement de continuer à t'aimer, d'un même amour calme et tout-puissant, et aussi simplement évident que la marche d'un fleuve vers la mer.

» Le démon n'a commencé de me poindre que lorsque tu es venue à Gex, et que, furieusement, comme aujourd'hui, tu as refusé de descendre chez moi, de rencontrer mes amis et de mettre ainsi le comble à ma joie de te retrouver.

» J'ai résisté à ce démon. Je n'ai pas voulu aller au bout de mes recherches. Par délicatesse, bien sûr, mais aussi par lâcheté.

» Oui, par lâcheté. Comprends-moi bien, maman Auberte ; que serais-je devenu, que seraient devenues ma joie de vivre, mon ardeur au travail, la tranquillité de mon âme, la paix de mon cœur si j'avais appris, par exemple, que tel de mes amis était justement celui que tu avais en vain tenté d'aimer, et qui, un jour, désabusé et hors de sens, t'avait poursuivie et blessée ?

» Il m'aurait suffi d'une question pour apprendre si oui ou non tu avais été cette femme si belle et si gaie qu'on appelait Mme de Hagenberg. Je n'ai jamais posé cette question. Ni à Helmüt von Hagenberg, qui était alors mon ami. Ni aux Moumard. Ni à un certain Georges Imbert, qui, la première fois que je le rencontrai, ne put détacher ses yeux de mon visage ni dissimuler devant moi sa surprise inquiète.

» J'avais peur.

» Je me savais jeune, tourmenté, intransigeant, avide; si j'avais posé cette question et si la réponse avait été celle que je redoutais, cent autres questions me seraient venues. J'aurais eu à interroger Ludovic. J'aurais eu à interroger, à Guise même, tous ces braves gens dont le regard me fuit. J'aurais fait comparaître cette femme qui, dans la carrière de la Désolation, un soir d'automne, m'a si cruellement soufflété. J'aurais eu à t'interroger, toi, ma mère, à te demander des justifications. J'aurais été assez fou — si jeune et si peu riche encore d'humanité véritable, et d'une expérience du cœur tellement courte ! — pour m'ériger en juge de tes mobiles et de tes actes.

» Mais je ne suis plus ce garçon-là, maman Auberte. Je suis un homme (souris, oh ! oui ! souris, maman). Je sais la douceur de l'amour et sa fragilité, la vanité et le danger de la colère, et tout ce que l'instinct peut avoir de féroce et de stupidement destructeur. Je sais aussi ce que valent les haines héréditaires que nourrissent les peuples et que chacun de nous, quoiqu'il en ait, porte en soi.

» Je suis sûr, enfin — tu me l'as dit à Gex quand nous nous sommes affrontés — que tu n'as jamais aimé que moi, et je connais le prix d'un tel amour.

Je t'aime, maman Auberte. Je veux ton bonheur. Je suis prêt, si tu dois souffrir, à renoncer à Pernette. »

★

« Tours, 8 janvier.

» Mon cher grand,

» Ta lettre m'a délivrée.

» J'aime déjà cette petite bru décidée et qui tient à savoir si clairement ce qu'elle est et ce qu'elle va faire; et je l'aime aussi parce que tu l'aimes.

» Venez passer quelques jours avec moi ; la maison est grande et claire, vous vous y plairez. Simplement, ne m'oblige pas à paraître à Genève et chez les parents de Pernette. Attendez ; patientez, le temps, le flot des jours et des événements finit toujours par tout submerger.

» Oui, j'ai été celle qu'on appelait Mme de Hagenberg, et je n'ai pas à rougir de l'avoir été.

» Ne m'en demande pas davantage aujourd'hui. Ta lettre m'a délivrée, mais je me sens brisée. Attends. Patiente, patiente. Les eaux du grand étang, aujourd'hui, mettent plus de temps qu'autrefois à se refermer. Et la pierre qui vient de les ouvrir était terriblement lourde.

» Je t'aime. Je suis toujours ta grande maman Auberte. »

★

« Genève, 20 janvier.

» Mon cher Robert,

» Je réponds bien tard à votre lettre d'octobre : elle ne m'avait pas suivi en Allemagne, où je viens de passer trois mois.

» J'admire votre esprit d'équité ; vous savez tenir, merveilleusement, la balance égale... Les Allemands veulent la guerre, les Français n'en repoussent pas l'idée... La France a été saignée, l'Allemagne, occupée et ruinée... Une nouvelle victoire n'apporterait rien à la France, une victoire allemande ne résoudrait pas les problèmes allemands. En vérité, oui, c'est admirable !

» De toute façon, le moment des rencontres pacifiques entre nos deux pays est passé. Vous l'avez senti vous-même après la mort de Briand ; vous avez même eu le courage de l'écrire — un courage dont je vous félicite, en aîné et en confrère — après les premiers balbutiements de la « Grande » Conférence. Moi, j'aperçois un peu plus clairement chaque jour que ce moment n'a même pas duré, comme vous le dites, une saison ; j'ai cru, c'est vrai, aux promesses de cette saison ; je suis venu à Genève pour les accueillir ; j'ai eu le courage de tourner le dos à toute ma lignée prussienne. Mes illusions, hélas ! et quelque effort que j'aie pu faire pour les prolonger, ont été de courte durée. Le réalisme français m'a très vite guéri, comme il a vite guéri tous mes compatriotes.

» Aujourd'hui — je réponds très strictement à votre lettre — la question n'est plus de savoir si la guerre tient à la nature même de l'homme et, dans ses formes modernes, à la corruption de notre société. Le temps de la réflexion sur les causes est passé. Le temps des essais de médecine pacifiste est révolu. La guerre entre nos deux pays est, dès à présent, déterminée ; nous ne pouvons plus rien pour l'empêcher, ni même pour la retenir ; elle est toute proche ; nous avons à l'accepter déjà comme un fait.

» Vous apprenez à tuer, me dites-vous. Faites cet apprentissage avec sérieux. Les faits s'admettent ou se refusent, et je vous sais le cœur assez bien placé pour vous ranger parmi ceux qui admettent le fait de la guerre. N'appliquez plus désormais votre esprit qu'à bien penser la technique des armes et la technicité du combat. C'est ce que font mes compatriotes, avec une application merveilleusement saine et une méthode rigoureusement scientifique. Ils surprendront le monde. Gare à vous, chère vieille France, car les Allemands sont des hommes du XXe siècle !

» Voulez-vous ma pensée jusqu'au bout ? Et voulez-vous me reconnaître qu'en vous l'écrivant je frémis et que mon cœur se serre quand même atrocement ?...

» Voici donc : apprenez surtout, Français, à bien mourir ; préparez à votre patrie une disparition qui soit digne de son vieil honneur. Et soyez sans regrets puisque aussi bien toutes les patries sont mortelles et que seule les distingue, finalement, la qualité de leur trépas.

» Quant aux jeunes Allemands et aux jeunes Français qui périront en combattant, je ne les plains pas : les morts héroïques, même celles des vaincus, sont promises à la magnificence de la gloire éternelle !

» Helmüt von Hagenberg ünd Bärendorf. »

ÉPILOGUE : LABOURS D'AUTOMNE

ALT !... Les épaules du chauffeur remontèrent brusquement, son casque se tassa sur sa nuque épaisse, les pneus hurlèrent sur le pavé et la voiture se mit presque en travers de la route.

Puis la tête du chauffeur se releva lentement, soulevant le casque, quittant les épaules ; le cou apparut et s'étira ; Helmüt éclata de rire : l'homme ressemblait à une tortue qui, prudemment, sort de sa carapace et vient risquer un regard sur le jardin silencieux.

— Il n'y a rien, dit le chauffeur.

— Il y a une pompe, et je veux boire, répondit Helmüt.

— Attention, mon capitaine, tous les volets sont tirés...

Helmüt sourit, ouvrit la portière, huma l'air clair et bleu de la belle matinée, descendit. Nonchalant, il s'approcha du chauffeur, qui n'avait pas quitté son siège et roulait des yeux inquiets :

— Si tu descendais aussi, dit-il, pour te dégourdir les jambes, pour boire — il éclata de rire — pour regarder tranquillement la belle France une dernière fois ?

Le chauffeur secoua énergiquement la tête.

Helmüt s'écarta de la voiture :

— Il va pourtant falloir que tu descendes, dit-il sur un ton doucereux, que tu marches dans cette rue, que tu pénètres dans le jardin d'une de ces maisons assoupies ; tu as besoin de branches fraîches, Hans, regarde, penche la tête, vois : tout le camouflage de notre toit est fané, rôti par le soleil et dépouillé par la vitesse ; la journée sera limpide et nous allons servir de cible aux avions ; comme hier matin à Ris-Orangis, comme avant-hier dans notre château de Maintenon, et tu détestes cela, Hans, mon bon Hans...

— Non, mon capitaine, non ; je vais attendre une forêt, pousser la voiture sous les arbres, faire mon travail sans danger...

— Hans, mon bon Hans, nous ne trouverons plus de forêt par ici ; nous sommes en Picardie ; nous ne verrons plus que du blé et de la betterave ; ton capitaine le sait, Hans, il est déjà venu dans ce pays pendant l'autre guerre ; il y a même vécu comme un vrai vainqueur ; cette contrée est tout entière livrée au ciel et aux méchants avions qui vont mitrailler, tout à l'heure, la belle voiture de Hans, le capitaine de Hans et le bon Hans lui-même.

Le soldat secouait obstinément sa grosse tête, il tenait le volant à pleins poings et son derrière, ses reins, son dos étaient soudés au siège.

— Est-ce de la désobéissance, soldat ? demandait Helmüt d'une voix sucrée, de la désobéissance en pleine guerre, de la désobéissance en pays ennemi ; vous n'avez peur de rien, Hans, mon ami !...

Le soldat regarda son chef ; il commençait à penser que le capitaine était devenu fou — rien n'était impossible, et l'on disait bien que le Führer lui-même était fou ; les yeux de Hans interrogeaient la figure maigre et fine et se baissaient devant les yeux trop pâles, insoutenables, du junker ; un frisson parcourut l'échine du soldat.

Helmüt venait de s'accouder à la portière de la voiture, il sifflotait et, vaguement, regardait les façades mortes des maisons du village. Un village en rue ; des maisons sans étage ; de la brique et, pour sertir portes et fenêtres, une craie blanche en gros moellons carrés, très régulièrement sciés ; des persiennes blanches ou des volets verts, soigneusement clos. La rue était pavée, à cause des charrois de betteraves qui, l'automne, la transforment en bourbier gras.

Deux grosses fermes s'arrondissaient au bord des champs ; ici, dans ces maisons alignées, vivaient les journaliers agricoles, de pauvres bougres en pantalons de velours éternellement rapiécés, moustachus, abreuvés de bière, de cidre et d'eau-de-vie, gueulards et pas méchants ; leurs femmes portent de gros seins flasques dans des caracos lustrés qui sentent la sueur et le saindoux des frites ; un chignon gras leur tombe sur la nuque ; elles font plus d'enfants que les bourgeoises, mais pas des ribambelles ! Ce peuple-là, Helmüt le connaît bien ; c'est le peuple des villages de la plaine, au sud de Guise et autour de Saint-Quentin ; il n'a pas changé depuis 1918 ; la République victorieuse ne l'a engraissé que de bonnes paroles.

Ces maisons sont misérables, misérables...

Hans, deux fois déjà, s'est raclé la gorge. Il a peur : sa voiture arrêtée au milieu de la rue ; le capitaine debout dans son bel uniforme neuf (car en quittant Maintenon il n'a pas voulu s'embarrasser d'une cantine, mais s'est vêtu comme pour une fête ; était-il déjà fou ?) Et lui, Hans, au volant... Quelle belle cible pour un avion ! Quelle belle cible, surtout, pour des francs-tireurs !...

Hans frémit.

A 10 kilomètres d'ici, un peu après Laon, au beau milieu d'un village — d'un village dont le nom échappe à Hans ; Hans a lu ce nom sur le monument aux morts, il l'a répété dix fois, vingt fois, cent fois pour le graver dans sa mémoire ; ce nom était un nom d'une syllabe, d'une seule syllabe, ce nom, c'était... Hans remue les lèvres, Hans remue la mâchoire, mais impossible de rattraper ce nom si simple ; Hans rougit, envahi par une brusque fureur : ce sale nom français !... — devant le monument aux morts, donc, un coq sur une pyramide de pierre — les Français sont ridicules avec leurs coqs, les coqs sont des oiseaux vaniteux et craintifs et les Français, Hans le reconnaît, ne sont pas craintifs, ce sont des crapules, des « filous » (1) et de damnés francs-tireurs — sur une petite place ronde entourée de tilleuls bien sages, une voiture de la Wehrmacht, une Citroën gris de fer comme celle de Hans, là, au beau milieu de la petite place, devant le coq qui semblait furieux contre elle, dans l'abri des tilleuls qui la regardaient curieusement, une Citroën, et sur le toit de la Citroën, parmi les branches fanées, allongées, la face vers le ciel, deux Allemands, un colonel et un soldat, deux braves Allemands comme Hans et son capitaine ; une rafale de mitraillette avait quasiment décapité le colonel, et la tunique du soldat était trouée et roussie par les coups tirés à bout portant.

— Les francs-tireurs, avait dit Hans en portant machinalement les mains sur les grenades passées dans sa ceinture.

— Des imbéciles, avait répondu le capitaine en secouant le crochet de fer qui sortait de sa manche droite, des imbéciles ! Ils peuvent être fiers ; tout à l'heure, une compagnie de SS ou de grenadiers poméraniens passera par ici et flambera le village ; les crétins

(1) Le mot revenait souvent dans la bouche des soldats allemands de la première guerre et même, paraît-il, dans la bouche de ceux de la seconde.

terrés au fond de leurs caves ou de leurs granges seront débusqués et collés au mur... Laissons cela, et en route !

Hans ne demandait pas autre chose.

Mais voici maintenant que le capitaine fait arrêter au milieu d'un autre village français. Il veut boire, et il ne boit pas. Il descend de la voiture, et il reste accoudé à cette voiture.

Attend-il que les francs-tireurs viennent le massacrer, et Hans avec lui ?

— Mon capitaine, ne croyez-vous pas...

— Hans, dit le capitaine, les gens de ce village, les hommes, les femmes, les enfants, les notables et les ouvriers, le médecin, les propriétaires, le ramasseur de peaux de lapins, les filles et les vieilles qui sarclent les betteraves, où pensez-vous qu'ils soient, Hans, ce matin ?

Hans ne répond pas ; c'est à peine s'il entend ; il a la gorge serrée ; le sang-froid rêveur du junker va rendre, finalement, Hans aussi fou que son capitaine. Hans ne supportera pas plus longtemps le bruit — tap ! tap ! tap ! — régulier comme un battement d'horloge, que fait le crochet du capitaine en frappant le drap bien tendu de son élégante culotte à l'italienne...

— Vous connaissez mal les Français, Hans ; ils sont d'un vieux peuple accoutumé aux misères et aux invasions. Tous ceux d'ici ont enfoui leurs richesses sous les fumiers et les meules, ou bien encore dans le creux des saules, là-bas, voyez-vous, au long du ruisseau ; et puis ils sont partis, avec leurs bijoux et leurs louis d'or, se terrer dans les profondeurs de la campagne. Je les ai vu faire en 1914. Je les ai vu faire en 1918 devant leurs propres troupes (le capitaine éclate de rire), dont ils ne connaissaient pas l'uniforme. Nous les avons vus en 1940, n'est-ce pas, Hans ?

Mais Hans ne répond pas et le capitaine sent bien, tout à coup, que Hans se tasse davantage sur son siège. Alors le capitaine se décide à regarder Hans ; il est livide, Hans, et ses yeux ne quittent pas cette maison, là-bas, la quatrième, dont le volet vert a l'air de battre comme une feuille caressée par la brise, et de s'ouvrir lentement. Le capitaine regarde aussi ce volet vert. Il sourit. Il hausse les épaules... sourit encore, se décide enfin, remonte dans la voiture et crie :

— En avant !

Brutalement, Hans embraye, braque, et le voici, à 120 à l'heure, sur la route libre.

Hans respire plus largement. Le capitaine s'est allongé sur la banquette arrière : il a même renversé la tête comme pour dormir ; mais il ne dort pas ; Hans, qui surveille son visage dans le rétroviseur, voit bien qu'il ne ferme les yeux qu'à demi et que, machinalement, il passe la langue sur ses lèvres sèches. La peur a relâché son étreinte : Hans appuie sur l'accélérateur avec une joyeuse frénésie ; il se sent même le goût de plaisanter :

— Vous avez toujours soif, mon capitaine ?

Helmüt se redresse, s'assied, pose son crochet sur son genou, se met à sourire :

— Oui. Mais si j'étais allé boire, tu m'aurais laissé, hein, filou ?

Et il éclate de rire bien franchement. Hans aussi, qui va même jusqu'à lâcher le volant d'une main pour se taper sur la cuisse. Quel brave type, ce capitaine ! — Hans et son capitaine, deux bons et joyeux soldats !

La plaine s'élève, puis se creuse en larges vallées que la route, droite comme un I, franchit hardiment. Un grand plateau, enfin, puis une belle grosse ferme de brique et d'ardoise refermée sur elle-même ; une maison toute en longueur, au toit aigu : ses volets sont fermés, l'herbe pousse sur le chemin qui la relie à la route ; à gauche, un grand cimetière militaire dont les croix serrées semblent monter à l'assaut du ciel : la Désolation. Helmüt ferme les yeux, serre les dents, sa main se crispe dans son gant.

La voiture ralentit. Hans grogne. La voiture s'arrête au carrefour ; devant le moteur, la route descend vers Guise entre la double rangée des maisons du faubourg.

— Une ville, dit Hans, un traquenard...

— Quoi ?

— Il faut éviter cette ville, comme nous avons évité Laon.

— Imbécile ! Ici, nous tenons toujours garnison...

Hans n'ose pas contredire son capitaine. Il le regarde. Helmüt se met à rire, d'un rire très naturel et rassurant :

— Mais oui ! Mais oui ! D'ailleurs, moi, je ne vais pas plus loin ; l'officier qui commande les étapes est un de mes amis ; tu continueras seul jusqu'à Landrecies, où tu retrouveras le Q. G. Regarde (Helmüt tire une carte routière de la pochette du siège, la place sous le nez de Hans), c'est tout droit : Guise, Etreux, La Groise, Landrecies, tout droit, aucune erreur possible, et des peupliers tout le long du chemin, qu'on ne coupera que dans quelques jours.

Hans repart. Il regarde à droite et à gauche, la bouche ouverte. Le pont du chemin de fer : il faut passer dessous et tourner. Pour faire moins de bruit, Hans laisse aller en roue libre.

— A droite !

Un pont sur l'Oise.

— A gauche !

Une rue resserrée, puis, soudain, une grand'place assez étroite, mais très longue. Personne, pas un soldat, pas un civil. Et toutes ces portes et ces volets obstinément fermés. Une ville morte. Le soleil est au bout de la place, il regarde Hans, il frappe Hans dans les yeux.

— Arrête !

Hans obéit. Il a les bras mous, les jambes lourdes, les muscles du ventre qui se nouent.

— Il n'y a personne, murmure-t-il en baissant la tête.

Le capitaine a sauté à terre. Hans, des yeux, fait machinalement le tour de la place pour trouver une borne-fontaine. Le capitaine suit le regard de Hans et part à rire.

— Donne-moi une grenade, dit-il.

Et Hans se soulève sur son siège, desserre son ceinturon, tend la grenade, resserre son ceinturon en soupirant.

— Prends mon portefeuille.

Et Hans prend le portefeuille que le capitaine lui tend.

— A Landrecies, tu remettras ce portefeuille au général. Tu lui diras de le faire parvenir à mon père...

Le capitaine se met à rire encore et ajoute :

— Même si tu oublies de le lui dire, il y pensera.

Puis le capitaine a l'air de rêver :

— Hans, tu diras au général que j'ai été tué d'une balle en pleine tête, à Guise, par un franc-tireur.

— Remontez ! dit Hans d'une voix sourde.

— Brave Hans ! Brave Hans !

Helmüt caresse la joue large et râpeuse du soldat.

— Adieu ! dit-il, et il s'en va nonchalamment, en suivant le bord du trottoir.

Hans a envie de pleurer. Le capitaine est fou. Hans se redresse sur son siège, se penche à la portière :

— Capitaine ! crie-t-il, capitaine !

Mais le capitaine n'entend pas et s'éloigne, s'éloigne, du même pas tranquille. Les yeux de Hans sont noyés de larmes. Ils lisent pourtant la pancarte jaune, là, juste en face : « Landrecies, 22 kilomètres. » Hans va pour partir, cale son moteur, repart ; lentement, très lentement ; se retourne ; on ne voit plus le capitaine. La place est vide, muette, menaçante. Hans appuie brutalement sur l'accélérateur.

*

Helmüt poussa la porte de la maison Loriot, puis, du dos, la repoussa.

La maison était vide, et depuis longtemps déjà ; il

n'eut pas à fouiller pour le savoir : depuis quatre ans qu'il commandait des services d'étapes il savait reconnaître, en les abordant, les demeures abandonnées. A l'odeur, refroidie et comme épurée, et faite surtout de la poussière des tentures, des meubles et des parquets, de la respiration minérale et calme des murs et des plafonds, des légers relents de moisi qui finissent toujours par monter des caves ou par tomber de la profondeur des greniers ou des combles. A une certaine qualité de l'écho de ses pas dans un silence bien établi et comme réinstallé souverainement.

Et puis, ici comme dans tant d'autres maisons sans maîtres ni gardiens, les pillards ou les maniaques du pillage étaient passés : ne restaient en place que les meubles importants ; tout ce qui peut s'emporter à bras d'homme, dans une voiture d'enfant ou sur une poussette avait disparu ; un robinet mal fermé égrenait deux notes claires dans la cuisine ; des bouteilles vides se dressaient sur la table, comme des témoins, au milieu des verres renversés.

Voici la salle à manger. Tout de même, depuis 1918, on avait changé le papier peint, mais celui-ci n'était pas de meilleur goût que l'ancien.

Helmüt haussa les épaules, revint dans le couloir, ferma les yeux, s'élança dans l'escalier... Son bureau : la même grande pièce au plafond bas et aux murs nus. Il regarda le plancher ; il était neuf ; drôle ! En soulevant l'ancien, les ouvriers avaient dû découvrir l'œil de verre et le trou dans le plafond; qu'est-ce qu'ils avaient dit ? Ils avaient dit : « Les Boches, c'est pas comme tout le monde, c'est tout espion, fumier et compagnie » ; et là-dessus un grand coup de rouge et un revers de main sur la moustache ; Helmüt les entendait, Helmüt les voyait.

Il demeura debout, longtemps, au milieu de la pièce ; le dernier habitant de la maison, ce n'était pas le docteur Loriot : ici comme dans la salle à manger, les meubles étaient des meubles que Helmüt ne connaissait pas. Machinalement, il s'approcha de la fenêtre, regarda l'enclos étroit où vivaient péniblement, avec des tiges trop hautes, trop maigres et des feuilles bien pâles, douze ou quinze rangées de pommes de terre.

« L'occupation, disait le général, a converti la France de Versailles et de Saint-Cloud, la belle France des jardins royaux, à la pomme de terre et au chou ! »

Soudain le sang de Helmüt se figea : en face, à quelques mètres, la cheminée de la petite maison ouvrière fumait tout tranquillement.

Ils ne sont pas partis. Ils ne sont pas tous partis...

Il descendit l'escalier, ouvrit la porte du bureau d'Auberte ; les persiennes étaient tirées et, sur le mur nu, le jour et l'ombre dessinaient les barreaux d'une cage ou d'une prison. Il revint dans le couloir et fit face à la porte d'entrée ; le papier peint ressemblait à celui d'autrefois : sur un fond brun, assombri par l'humidité, se démenaient de ridicules personnages de fantaisie. Un canapé, placé au même endroit, rappelait celui d'autrefois...

Alors Helmüt revit la jeune femme endormie, accablée d'angoisse et de fatigue ; la veilleuse éclairait son beau visage pathétique ; agenouillé, il attendait son réveil ; la mort, autour d'eux, étendait son empire.

Des larmes, de vraies larmes d'enfance, montèrent à ses yeux.

Cette nuit-là — il en eut soudain la révélation éblouissante — il avait connu les seuls moments de douceur de sa vie ; tout ce qui avait suivi n'était fait que d'espérance forcenée, de chasse, de conquête, de colère, de vengeance, d'aridité et de folie.

Le croc pendait contre sa jambe. Le temps s'écoulait. Il était midi ; le soleil frappait les vitres de la porte d'entrée. Helmüt fit un pas en arrière ; ses mollets vinrent s'appuyer au bord du canapé ; puis il saisit son revolver, l'arma en le tenant serré entre son moignon et sa poitrine, l'empoigna dans sa main qui ne tremblait pas, le leva lentement jusqu'à la hauteur de sa bouche.

C'était le revolver du jeune officier de uhlans ; ses camarades, il n'y a pas quinze jours, quand il était arrivé à Maintenon, s'étaient assez moqués de l'arme trop lourde et de son barillet à l'ancienne. C'était aussi le revolver qu'il avait pointé sur Auberte, à Ferney, et d'une main ferme.

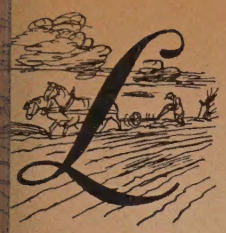
Une grimace tordit sa bouche.

Il suspendit son mouvement. Je ne me suis pas trompé ? J'ai bien lu son nom, son âge, son lieu de naissance sur la liste des victimes du dernier bombardement de Tours ? Relisons.

Il passa le canon de l'arme dans sa ceinture, contre la grenade qu'il avait empruntée à Hans, saisit dans sa poche une feuille dactylographiée, l'ouvrit, la parcourut des yeux. Oui, il ne peut y avoir deux femmes à porter ce prénom étrange et nées à Noyales. Il suait à grosses gouttes.

Finissons-en ! Est-ce que j'hésiterais ? Est-ce que je chercherais à tromper ma mort ?

Il reprit posément le revolver, joignit les talons, leva la tête, serra les dents sur le canon, et tira.



UDOVIC descendit le premier. Il était d'une agilité surprenante ; il souleva son pilon de la main gauche, le pointa comme une arme, puis, la droite tenant ferme la barre de cuivre, il sauta du plancher sur la première marche, sur la seconde, et, enfin, après un sourire à tout le monde, sur le quai.

— Eh ben, mon vieux ! dit n cheminot stupéfié par cette gymnastique.

— Tu devrais faire attention, gronda Robert en desendant derrière lui, le pavé est glissant ; je suis sûr u'il n'arrête pas de pleuvoir ou de bruiner depuis le ébut du mois.

Ils sortirent de la gare. Ludovic précédait Robert ; s avaient repris tout de suite, en se retrouvant après e longues années de séparation, des habitudes qui ataient de la jeunesse du garçon ; au temps de aint-Quentin, que ce soit en ville, sur la route du aubourg montant ou sur le chemin de Noyales, l'homme llait toujours le premier, d'un demi-pas, et le collégien uivait.

— Qu'est-ce qu'il y a de changé ? dit tout à coup udovic en s'arrêtant.

— Il y a que l'hôpital a brûlé en mai 1940 ; je te l'ai aconté, tu sais bien, puisque j'y étais.

— Oui... Le camion d'essence qui s'enflamme dans a cour... Les infirmières et les malades qui prennent es jambes à leur cou... L'homme grillé sur son siège... Toi et tes soldats, bêtes comme chou, parce que vous n'avez ni pompe ni seau et que je ne sais qui a bouclé, on ne sait pas où, les conduites d'eau. Toute la guerre de 1940, quoi ! Toute votre guerre ! Des histoires du même tabac, je n'ai entendu que ça pendant quatre ans !

Il reprit sa marche et bougonna :

— Je ne dis pas ça pour toi, ni pour tes copains qui sont aujourd'hui en Alsace ; je dis ça pour tout le monde.

Ils arrivaient sur la place d'Armes ; Ludovic, une fois encore, s'arrêta brusquement.

— Oui, il y a quelque chose de changé, et ce n'est pas seulement l'hôpital.

Il levait le nez :

— Tout a vieilli. Tout s'est usé. Tout s'est sali. Et pourtant les Boches n'étaient pas bien nombreux dans ces coins-ci !

Il leva sa canne et la tendit à bout de bras, montrant les murs, les portes, les vitres, les toits, les cheminées sur le ciel noir.

— Ça s'écaille, disait-il ; la lézarde est partout ; le plâtre dégringole ; les ardoises s'envolent ; les volets grincent ; tout s'en va, et les toits, bientôt, leur tomberont sur la gueule. On dirait que pendant quatre ans ça n'a pas été habité. Ils ont vécu comme des chiens pour qui la niche est toujours assez belle. Comme si ce pays n'était plus leur pays. Et ils vont continuer, tu peux m'en croire... Même après la dure bataille de 1918, Guise n'était pas aussi laid !

Il reprit sa marche lourdement.

— Tiens... La maison Loriot... (il venait de relever la tête). C'est lui qui t'a mis au monde. Un malin, Loriot : en 1938, il a cédé sa clientèle, vendu ses quatre murs et il est allé se retirer je ne sais où dans le Midi. Il les a eus quand même sur le dos, les Boches, mais ce n'était pas faute d'avoir pris ses précautions (Ludovic se mit à rire)... Tu me diras que, moi aussi, à présent, je vis dans le Midi ; mais c'est que je suis parti en 1940, comme tout le monde, et que, là-bas, on m'a donné un emploi. Revenir à la Désolation, qu'est-ce qui te dit que ça me ferait peur ?

Ils traversèrent la place et s'avancèrent dans une rue commerçante qui menait vers les remparts ; au bout, un grand mur de briques semblait la fermer, et l'on apercevait vaguement, dans le ciel sale, la grosse tour du château.

— Après toutes les guerres on la retrouve, dit Ludovic en la montrant du bout de sa canne.

— C'est qu'elle ne sert plus et qu'elle n'est même pas belle.

— Tu veux dire que les guerres d'à présent ne détruisent que l'utile et le beau ?

— A peu près.

— Comme elles ne tuent, de préférence, que les gens solides, honnêtes et braves.

Ils tournèrent à droite et Ludovic remarqua :

— Même dans la grand'rue, il ne passe quasiment personne...

— Chacun arrive à se suffire chez soi.

— Et on est encore plus ours que dans le temps passé.

— Tiens, dit Robert en pressant le pas, voici la pluie, je la sentais venir...

— C'est l'automne, on n'y peut rien.

Ludovic tira lui-même la sonnette du secrétaire ; on l'entendit tinter et dinguer au fond d'un long couloir, puis, longtemps plus tard — mais Ludovic connaît ses gens et ne s'est pas impatienté — des sabots frappèrent le carrelage.

— Le voici, je reconnais son pas.

Robert ne put s'empêcher de sourire.

Un homme ouvrit la porte ; il était presque aussi grand que Ludovic, et l'on voyait, sous ses gros sourcils de neige, briller des yeux clairs et doux ; il portait une veste de chasse de drap brun, trop large pour lui à présent.

— Bonjour, Roland.

— Ludovic !

L'homme levait les bras au ciel.

— Le malheur du monde ne t'a pas profité, Roland. Mon ancien, il faut que je t'embrasse !

— Mais c'est monsieur Robert, dit l'homme ; entrez, monsieur Robert, entre, Ludovic ! Il y a du café ; il n'est pas vrai, mais il est chaud... Mariette ! Mariette ! (il criait d'une voix de tonnerre). C'est Ludovic et son fils ! Ludovic, de la Désolation !

Ils parlaient lentement et, souvent, ils se regardaient dans les yeux avant de sourire, comme font quelquefois les amoureux. Ils avaient oublié la présence de Robert ; ils étaient là, tranquilles et songeurs, Ludovic et son ancien, émerveillés d'appartenir toujours à ce monde et de penser que leurs chemins, tout simplement, venaient de se rencontrer une fois encore. La vieille Mariette ne comptait pas : elle était sourde, et, la présence de Robert l'intimidant jusqu'à l'angoisse, elle tricotait en remuant les lèvres pour compter ses points.

— Les bombardements, disait Roland, ont fait mourir autant de civils que la guerre a tué de soldats ; pour les gens de Guise et du canton tout au moins. J'en ai inscrit, tu sais, j'en ai inscrit !

Il se racla la gorge :

— L'état civil, c'est bien fait ; les gens qui mouraient ailleurs, mais qui étaient nés dans le canton, on nous envoyait leurs noms ; même dans les derniers temps, même pendant le mois de juillet de cette année, même après le débarquement.

Il avait baissé la voix et regardé bien droitement Ludovic ; Ludovic avait incliné la tête deux fois pour dire qu'il comprenait, pour dire qu'il savait. Le vieux Roland avait glissé un regard — oh ! sans bouger la tête — vers le garçon ; mais on ne voyait que l'épaule de Robert ; Robert, tourné vers Mariette, semblait aider la vieille à compter ses points.

— On s'est caché pendant quelques jours, à la fin

d'août, quand on a su qu'ils venaient d'être chassés de Paris. Ils sont aussi mauvais quand ils reculent que quand ils avancent. Beaucoup de maquis, par ici, surtout du côté des bois de Thiérache... Des représailles terribles : tu as peut-être lu dans les journaux l'histoire du massacre des hommes au Gard-de-Boué ?

— J'ai su cela.

— Le 25 août au soir, tiens, à 6 heures, je n'en menais pas large quand on est venu me dire qu'un officier boche était entré un peu avant midi dans la maison Loriot, et qu'il n'en sortait plus.

— On l'avait tué ?

— C'est ce que je croyais d'abord, et le maire comme moi. Mais qui l'avait tué ? La maison n'était plus habitée ; la vieille femme qui avait acheté à Loriot, en 1938 — c'était une veuve Bouquart, de la Neuville-lez-Dorengt — nous l'avions enterrée au début de juillet.

— Peut-être que le Boche était reparti sans qu'on l'ait vu ?

— Il était arrivé en voiture et son chauffeur avait filé, seul, sur la route de Landrecies ; il pouvait revenir. Les gens disaient que ce damné officier n'avait pas hésité : tout droit, il était entré comme chez lui dans la maison Loriot. Manesse, tu sais bien, Manesse le cantonnier, qui habite juste derrière, celui qui se saoûle, il racontait, lui, qu'il avait entendu un coup de feu ; mais va croire Manesse quand il a du vin... Et il avait du vin, Manesse : celui de la veuve Bouquart.

La vieille Mariette remuait les lèvres, des lèvres pâles et sèches, des lèvres de papier. Le cœur de Robert battait durement, et vite, sur le rythme même des lèvres de la vieille Mariette.

— Nous avons décidé d'attendre jusqu'au lendemain à la première heure. C'était fou, mais nous n'avions guère la tête en place. C'était fou parce que des Boches en retraite pouvaient arriver d'un moment à l'autre, demander à coucher ici, entrer chez Loriot, trouver le cadavre — s'il y avait un cadavre — et massacrer les hommes de Guise, comme ceux de tant d'autres pays. C'était fou !

— C'était fou, oui, mais comment n'as-tu pas pris ton courage à deux mains ?

— J'en tremble encore. Mais il n'y avait que des femmes pour dire qu'elles l'avaient vu entrer ; ce n'est pas l'affaire des hommes de se tenir aux aguets derrière des persiennes ; et Manesse, je suis allé le voir, il était saoul comme un cochon.

— Alors ? le lendemain matin ?

— Nous nous y sommes rendus, le maire et moi... Nous n'avons eu qu'à pousser la porte après l'avoir crochetée : il était là, étendu de tout son long près du canapé du couloir. Nous avons fermé la porte à clef derrière nous. Nous l'avons descendu à la cave. Nous avons déplacé les barriques et tout un casier à bouteilles. Nous avons creusé. Nous avons remis en place les barriques et le casier...

Quand il a fallu laver le couloir, le maire a pris une faiblesse ; il a vomi ; il a même craché ses fausses dents ; je l'ai étendu sur le canapé ; le grand jour était là... Tiens, tu me croiras si tu veux, ma moustache n'est aussi blanche que depuis ce matin-là.

— Et les Boches ?

— Il en est arrivé toute une troupe un quart d'heure plus tard, je venais à peine de rentrer ici. Ils ont dormi tout habillés dans les lits des gens de la Place. La maison Loriot eut droit aux siens, bien sûr. Quelle matinée ! A midi tapant, en route ! Ils ont pris le chemin de la Capelle. Quelques jours après la Libération, le maire a commencé de se faire soigner pour les nerfs ; on espère qu'il s'en remettra.

Il y eut un long silence. Robert sentait que to n'était pas dit. Il mordit durement sa lèvre pour retenir d'interroger le vieux Roland qui, tout à cou se penche sur Ludovic et ajoute :

— Et ce Boche, on le connaissait... Oui... Et m je le connaissais peut-être mieux que personne ici. Oui... De l'autre guerre... C'était le Boche croch tu sais bien, celui dont on a dit...

— Je sais !

Encore un silence. Ludovic est écrasé sur sa chais Robert a le front dans les mains. La vieille Mariett heureusement, ne les voit pas ; elle tient les yeux s ses points et elle compte, elle compte.

La voix de Ludovic, enrouée, demande enfin :

— En es-tu sûr ?

— La tête était en fricassée, mais il y avait s crochet et j'ai regardé la plaque qu'il portait au cou il s'appelait Helmüt von Hagenberg und Bärendor c'était bien lui.

— Où est-il ?

— Nous l'avons mis à la Désolation, tout en hau au-dessus des autres.

*

Sur la fin de l'après-midi, tous les trois, ils so montés à la Désolation.

La pluie n'avait pas cessé ; fine et drue, elle sembla mettre au défi de l'emporter le grand vent qui sou flait de l'ouest.

— Les jours comme aujourd'hui, murmura Ludov (et il ne parlait que pour lui), je tassais toujours serpillière sous la porte.

Ils montaient, la tête basse, les épaules relevées, dos rond. On avait ramené des champs la récolte betteraves, et la route était grasse et luisante. Le pie de Ludovic glissa vers l'arrière ; l'homme attrapa bru quement le bras de son compagnon et jura.

— Un temps de chien, Roland, ou plutôt, comm disait le médecin Loriot, un temps du diable !..

Puis il ajouta, mais pour lui seul encore :

— ... Mais il n'y a pas de sorcière, aujourd'h pour lever les yeux au ciel et se signer.

Quand ils arrivèrent au carrefour, à l'entrée d deux routes battues par la pluie et devant la plai qui s'élevait lourdement vers l'horizon noir, ils avaie l'air de sortir des ombres et des boues du Premi Déluge. Le vent les gifla hardiment.

Ils continuèrent de marcher, passèrent devant cimetière (la nuit venait déjà et semblait rapproch et confondre les croix blanches et les croix noires ; ne pouvait voir, là-haut, près de la haie, la tom fraîche encore du dernier Allemand mort dans le pays ralentirent à peine le pas. Un peu plus loin, pourtan Ludovic s'arrêta, montra l'enclos et dit :

— Tous rassemblés, ils ont l'air de faire une vra famille.

Arrivé devant la cendrée qui menait à sa maison, s'arrêta encore.

— Le toit s'en va, dit-il, il manque déjà deux ran d'ardoises de ce côté-ci. Quel travail ça va me donne

Il rit, pour mieux se retenir de pleurer, et fit den tour. Les autres le suivirent.

Au carrefour, avant de redescendre vers la ville la vallée, il fit bravement le tour de l'horizon et pr mena longtemps son regard sur la plaine. On aperceva entre la route de Saint-Quentin et le cimetière, un gr attelage de six chevaux qui tirait un brabant ; l'homm allait derrière, les mains sur les manchons, les geno pliés, le buste ramassé ; le couchant donnait une vag lueur, et l'on vit luire le dos des chevaux et bril les sillons.

— Ils sont aux labours d'automne.

FIN

(*Suite de la page 2 couverture.*)

écrivain doué pour la meilleure des matières romanesques : celle qui puise sa sève dans le tuf de la réalité.

Avec une alacrité de récit tout à fait remarquable il montre entre autre comment l'Angleterre tout entière fut transformée en un chantier tel qu'on en vint à fabriquer des péniches jusque dans des rues de village ; comment, par des nuits noires, des groupes de reconnaissance prenaient pied sur les plages françaises, à seule fin de recueillir un peu de sable dont l'étude se révélait indispensable pour l'accommodation des véhicules qui devraient un jour les fouler ; comment des ports artificiels furent créés de pièces et de morceaux et assemblés plus tard, dans le délai préétabli à partir du jour J...

Cent épisodes seraient à citer, chacun plus frappant que l'autre, chacun constituant en soi un drame complet. En ce qui me concerne, j'ai particulièrement retenu celui que l'auteur intitule, d'une image frappante, « Le coup d'envoi fut donné deux fois ».

On sait en effet que le débarquement avait été primitivement fixé à l'aube du 5 juin, ce jour ayant été choisi pour des raisons soigneusement étudiées. Mais l'immense armada s'étant mise en marche, les éléments vinrent contrarier les projets humains ; il fallut surseoir à l'opération... jusqu'au lendemain. A grand'peine, les navires chargés de troupes firent demi-tour.

Deux sous-marins, cependant, n'avaient pas été touchés à temps par l'ordre. Ils avaient à la vérité une mission assez particulière. Ils devaient « s'avancer le plus près possible du rivage, chacun à une extrémité de la zone Juno-Sword (*deux des cinq principales zones de débarquement*), vérifier très rigoureusement leur position, puis plonger et se poser sur le fond ; à l'approche des forces d'assaut, émerger et montrer vers le large des projecteurs atténués sur lesquels se guideraient les péniches de débarquement »... L'opération « Overlord » ayant été retardée de vingt-quatre heures, les deux sous-marins n'en demeurèrent pas moins à leur poste « à quelques centaines de mètres des mitrailleuses allemandes (*lesquelles ne se doutèrent pas de la présence ennemie*) pendant vingt-sept heures, dont vingt-trois en plongée ».

Le livre de Georges Blond fourmille d'épisodes comme celui-ci. On me dira que les Mémoires de Marbot fourmillent aussi d'épisodes des guerres napoléoniennes, plus dramatiques les uns que les autres. Mais l'auteur, ici, est parvenu, en historien qui est aussi un romancier estimable, à concilier la concision avec la richesse. C'est une réussite assez rare.

En 1947 un ethnologue scandinave, Thor Heyerdhal, entreprit de prouver que les îles polynésiennes avaient été colonisées, il y a plusieurs siècles, par des populations péruviennes jetées à la mer par des Incas. Par quel miracle, cependant, cet exode avait-il pu être possible au long des 8.000 kilomètres d'océan séparant les côtes du Pérou de la Polynésie, alors que ces populations préincas ne disposaient que d'embarcations plus que sommaires ?

Pour en administrer la preuve, Heyerdhal, en compagnie de cinq autres Scandinaves, s'embarqua de Lima à bord d'un radeau qu'il avait fait construire sur le modèle exact des anciens esquifs. Il le baptisa *Kon-tiki*, du nom du dieu-soleil qui, selon les légendes, aurait entraîné son peuple péruvien au delà des mers. Après quatre-vingt-treize jours de navigation — de dérive plus exactement — sur le Pacifique, le *Kon-tiki* venait s'échouer sur le rivage de l'une des îles Touamotou. L'ethnologue tenait sa preuve.

Parmi ses compagnons se trouvait un dessinateur, Erik Hesselberg. Tout au long du voyage, il n'avait cessé de prendre des notes agrémentées de croquis. De retour chez lui il fit circuler son album autour de lui plutôt que d'avoir à répéter sans cesse le récit de ses exploits. Cet album, *Les Compagnons du Kon-tiki*, finit par tomber sous les yeux d'un éditeur, qui le publia. Il vient à son tour de paraître chez nous (Julliard, édit.).

C'est un des plus admirables livres non prémédités qui se puissent voir. Erik Hesselberg n'a pas seulement un grand talent de dessinateur, fidèle et narquois en même temps, mais il sait conter avec une sobriété qui n'exclut jamais l'humour ni l'observation juste.

Je ne vois guère qu'un ouvrage auquel on puisse, pour la qualité, comparer *Les Compagnons du Kon-tiki* : c'est l'inoubliable livre écrit et illustré par Rudyard Kipling : *Histoires comme ça*. De même que celui-ci, l'album d'Erik Hesselberg fera la joie des jeunes lecteurs et enchantera les adultes.

La récente publication du *Mardi*, d'Herman Melville, est venue confirmer, s'il en était besoin, que l'auteur de *Moby Dick, Typee, Un éden cannibale*, appréciés à divers titres par les lecteurs français, était l'un des plus importants écrivains du XIX^e^ siècle. Il aura fallu, il est vrai, plus de cinquante années pour que Melville trouve enfin la justice qui lui était due.

Mardi, cependant, présentait des caractères bien plus étranges que *Moby Dick*, encore que ce « roman d'aventures » fût d'une lecture plus aisée. Mais on comprenait assez vite que le dessein de l'auteur était moins de nous entraîner, à la suite d'un matelot de baleinier, dans des mers du Sud purement fantaisistes que de nous faire accéder à un monde métaphysique secret et assez mystérieux.

Je n'ai pas le courage d'aller rechercher si *White Jacket* (Edit. Robert Marin, traduction de Charles Cestre et Armel Guerne) est antérieur à ces ouvrages célèbres, mais on peut l'imaginer assez aisément. En tout cas Melville, ayant fait croisière à bord d'une frégate militaire des Etats-Unis et comme simple matelot, publia sept ans plus tard (en 1850) les souvenirs qu'il avait gardés de cette randonnée sur l'océan Pacifique.

C'était, à la lettre, un reportage sur les conditions de vie à bord de ces vaisseaux de guerre de la marine à voile. Il s'en fallait d'un siècle au moins avant que le reportage ne conquière ses titres de noblesse littéraire. Le récit de Melville n'en est que plus précieux, car on ne pouvait mieux établir les lois d'un genre aujourd'hui illustré abondamment par des œuvres de valeur.

Châtiments corporels, servitude des hommes, impérialisme extraordinaire de l'autorité étayé par les articles scandaleux d'un code maritime effroyable de dureté, toute cette vie à peu près inconnue nous est rendue avec un talent extraordinaire. *White Jacket* révélera aux lecteurs de Melville épris de sa fantaisie et des personnages sortis de son imagination débridée un aspect inattendu de cet écrivain qui savait aussi bien se soumettre à la réalité que s'en évader.

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 2e trimestre 1951. — Imprimeur nº 148.

L.B